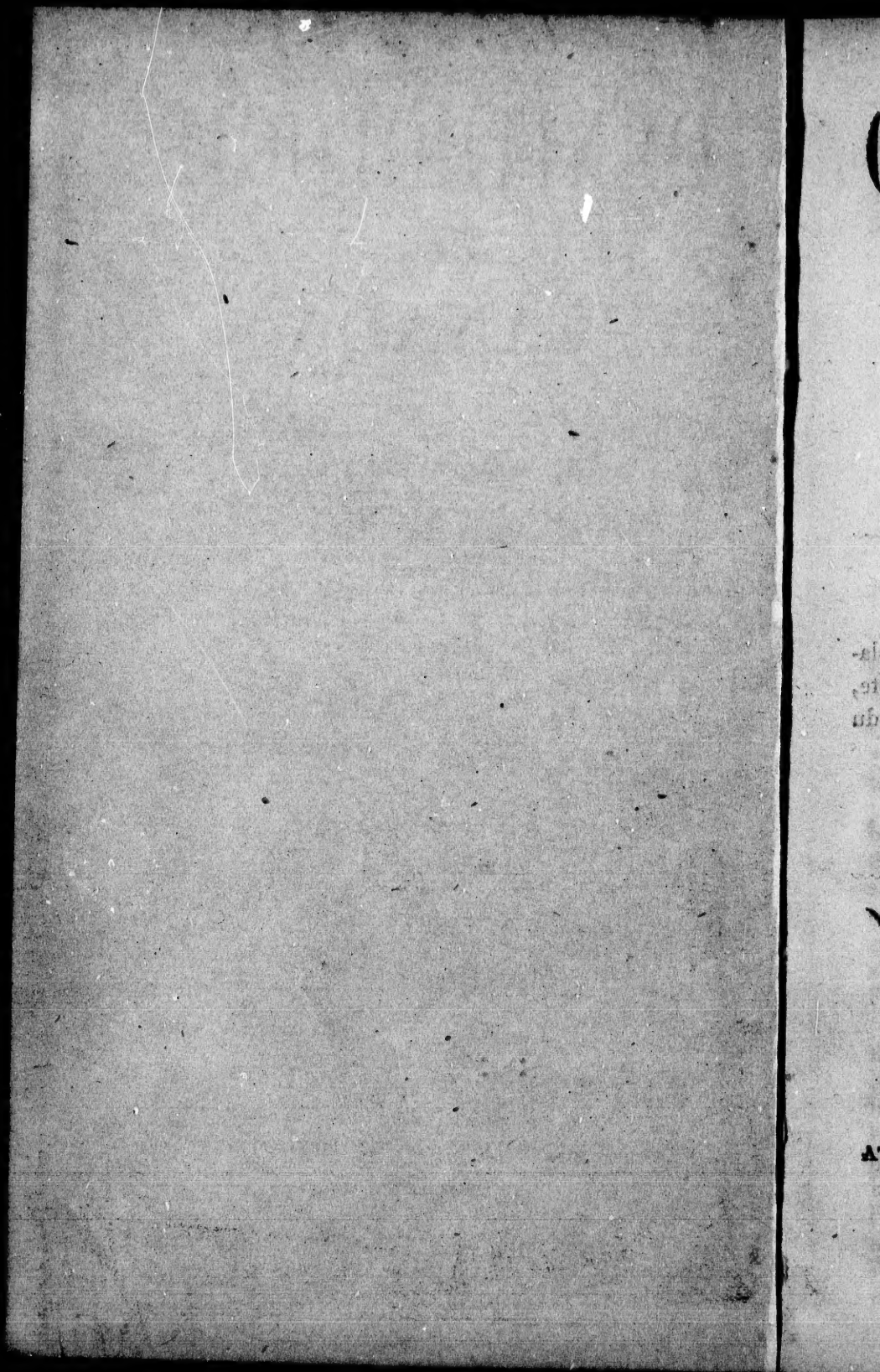




2123

ORNITHOLOGIE

DU

CANADA.

D'APRÈS LA NOMENCLATURE DE

BAIRD.

PAR

J. M. LeMoine.

1ÈRE PARTIE.

SECONDE EDITION.

QUÉBEC,

ATELIER TYPOGRAPHIQUE DE J. T. BROUSSEAU,

7, RUE BUADE.

1861.

ORNI THOLOGIE

DE

CANADA.

PAR J. M. LEMOINE, REGISTREUR DE LA PROVINCE.

PARIS.

Enregistré conformément à l'Acte de la Legisla-
ture Provinciale, en l'année mil huit cent soixante,
par l'auteur, J. M. LEMOINE, dans le Bureau du
Régistrateur de la Province.

PARIS.

SECONDE EDITION

QUATRIEME

ALPHABETIQUEMENT CLASSÉE PAR J. M. LEMOINE

PARIS.

1861

ha
du
re
ve
ta
pu
bi
fla
to
to
qu
so
l'o

m
lit
le
se
ga
la
P
na
P
pa

A

SIR ETIENNE PASCHAL TACHÉ.

legisla-
xante,
eau du

Encouragé par des voix amies, l'auteur s'était hasardé à esquisser rapidement, dans les colonnes du *Canadien*, quelques groupes de l'histoire naturelle du Canada. Séduit sans doute par la nouveauté de la chose et plus encore par l'éclat des tableaux d'Audubon, de Buffon et autres, le public a bien voulu accueillir ce travail avec bienveillance, et la Presse l'a mentionné en termes flatteurs. L'on exprima même le désir de voir le tout réuni sous la forme de brochure, et l'auteur, tout en reconnaissant la responsabilité nouvelle qui allait peser sur lui, n'a pas cru devoir se soustraire au vœu de ses lecteurs. Telle est l'origine de cet ouvrage.

Ce n'est pas un traité complet d'ornithologie ; mais un simple narré populaire, où quelques fleurs littéraires ont été à dessein semées sous les pas du lecteur, afin de lui rendre cette nouvelle voie, selon l'expression de Montaigne "une route gazonnée et doux fleurante." L'idée qui guidait la plume de Wilson et d'Audubon, celle d'écrire l'histoire naturelle d'un pays au point de vue national, cette même idée a constamment inspiré l'auteur, jaloux avant tout de la gloire de sa patrie.

Lorsqu'une nation éminemment utilitaire et pratique comme l'est la république voisine (*) vote, par la voie de son Congrès, un million de piastres pour la publication, aux dépens de l'Etat, d'un ouvrage qui a trait en grande partie à l'histoire naturelle du pays, il est permis de chercher en cette science, une étude où l'utile l'emporte même sur l'agréable : il est également loisible de croire que si un peuple de calculateurs comme le peuple américain, consent à placer ainsi ses *espèces* pour l'avancement de la science, la connaissance et le développement des ressources de son territoire, c'est qu'après mûre réflexion, ce peuple intelligent en était venu à conclure que ce placement, tout vaste qu'il était, fructifierait au centuple.

Fort de cette double considération, l'auteur n'a pas craint de préconiser hautement une étude qui est en faveur dans toutes les grandes villes du nouveau monde et qui est *de bon goût* parmi les élus de la fortune et de l'intelligence.

Cet essai national par sa portée et son inspiration, sous quels auspices plus favorables pourrait-il paraître, que sous les vôtres, Sir Etienne Paschal Taché, vous un des aînés du peuple Canadien ; vous, qui naguère présidiez aux destinées de cette grande Province ; vous, enfin dont les succès, et les services rendus au pays, et sur le champ d'honneur et à la tribune, ont mérité de la Souveraine de ces contrées, une solennelle et royale consécration.

Vous me permettrez d'ajouter que, pour l'auteur, c'est plus qu'un hommage au mérite ; c'est aussi un devoir qu'il remplit, mais un devoir d'amitié ; car votre nom, Sir Etienne, s'associe

(*) Le professeur Baird, de Washington, nous écrivait récemment que le Congrès avait voté \$1,000,000 pour la publication d'un rapport sur les productions naturelles, le climat et l'histoire naturelle de l'Amérique du Sud.

chez lui aux souvenirs les plus doux, aux souvenirs vivaces des jeunes années, de ce temps fortuné dont la plage s'éloigne chaque jour pour nous tous ; ces souvenirs, ne sont-ce pas pour nous " les brises du soir," ce vent parfumé de la patrie ?

Agréez donc la dédicace de ce petit travail et acceptez en bonne part ce faible tribut de

L'AUTEUR.

Spencer Grange, près Québec, 1er avril 1860.

PRÉFACE

À LA

SECONDE ÉDITION.

La première édition de l'*Ornithologie du Canada* est épuisée : on en demande une seconde. Malgré les sacrifices qu'une semblable entreprise entraîne, l'auteur est bien aise d'avoir cette occasion d'améliorer une œuvre qui s'affermir de jour en jour, et que l'intérêt croissant pour les sciences naturelles a fait accueillir favorablement. Plus heureux que bien d'autres qui ont donné au public leur veilles et leurs labeurs, il a pu compter avec succès sur les hommes éclairés, la haute éducation du pays. On s'apercevra sans peine des importants changements et des nouvelles espèces introduites dans cette seconde édition.

Plut au ciel qu'un encouragement suffisant lui permit d'*illustrer* cette édition de dessins coloriés ! Le poëte anglais Rogers se vantait de pouvoir *tirer* aussi largement sur la banque que sur les muses : voilà une doctrine qui irait à merveille aux climats où l'*Upas* de l'indifférence étouffe sous son ombrage les talents naissants dans toutes les carrières littéraires ; malheureusement peu d'écrivains sont en moyens de l'appliquer.

Sans vouloir trop promettre pour l'avenir, il terminera par ces mots que Wilson emprunte à son fils : " Si ma terre natale reçoit avec une gracieuse indulgence les échantillons que je lui présente humblement, si elle exprime le désir *que je lui en porte encore plus*, ma plus haute ambition sera satisfaite ; car nos bois en sont pleins : j'en puis cueillir bien d'autres et plus belles encore."

L'AUTEUR.

1er mai 1861.

ORNITHOLOGIE

DU

CANADA.

Si le spectacle de l'inépuisable variété de la nature dans le règne animal ; si l'agréable mêlé à l'utile dans ses combinaisons les plus enchanteresses ; si la contemplation de ce qui à la fois flatte la vue, charme l'ouïe, captive les sens, a été l'objet des études constantes de plusieurs des grands écrivains de l'ancien monde : le nouveau, à également vu s'élever au sein de ces vastes forêts, près de ses cataractes retentissantes, des voix éloquantes qui ont célébré d'une manière non moins digne les merveilles des bois et des champs. Au front de la vieille Europe se groupent comme une auréole les noms des Lacépède, des Buffon, des Linnée, des Cuvier ; phares resplendissants de la pensée, destinés à guider dans les sciences naturelles les pas des générations à venir. L'Amérique a aussi, dans cette même carrière, ses privilégiés de l'intelligence, ses Wilson, ses Bonaparte (*), ses Agassiz, ses Audubon.

Avant d'entrer en matière, signalons, une circonstance propre à augmenter pour nous, arrièr-neveux de la France, nos sympathies pour l'étude de l'histoire naturelle ; c'est que, bien que la famille anglo-saxonne répandue sur les deux rives de l'Atlantique ait donné naissance aux Pennant, aux White, aux Wilson, aux Baird, aux Cassin, aux Lawrence et aux Brewer, hommes fort distingués d'ailleurs, néanmoins dans cette matière, les

(*) Fils de Lucien Bonaparte et Prince de Musignano.

intelligences mères, tels que Cuvier, Buffon, Bonaparte, Agassiz, et même Audubon, appartiennent à cette antique race gauloise. Nommer ces flambeaux de l'esprit humain, c'est, ce semble, assez démontrer l'importance et la portée de l'histoire naturelle comme étude. Cette science est d'ailleurs si vaste, que chaque branche mériterait d'être traitée séparément.

Pour le quart d'heure, nous nous en tiendrons au département qui a le plus d'attrait pour la généralité des lecteurs, l'ornithologie ; ce département, nous le restreindrons encore à l'ornithologie de cette partie de l'Amérique qui nous est la plus chère, le Canada ; champ entièrement vierge où de nombreux épis n'attendent que le moissonneur.

“ L'ornithologie des Etats-Unis, a dit avec
“ raison Wilson, dévoile à nos regards les cou-
“ leurs les plus séduisantes dans la chaîne des
“ êtres, depuis l'oiseau-mouche aux ailes de trois
“ pouces de long, où l'or, l'azur et la pourpre se
“ disputent l'empire, jusqu'au condor au sombre
“ plumage, avec une envergure de seize pieds,
“ qui séjourne dans nos régions boréales ; elle
“ nous fait connaître des milliers de chantres ailés
“ qui, pour la variété, la mélodie et la douceur
“ du ramage, n'ont de rivaux dans aucune autre
“ partie du globe ; elle nous dévoile leur migra-
“ tion incessante, de la zone torride à la zone
“ tempérée, du nord au sud, et vice versa, à la
“ recherche de climats, d'aliments et de saisons
“ convenables ; elle nous montre une si éton-
“ nante diversité d'allures, de formes, de facultés
“ si uniformément héréditaires dans chaque es-
“ pèce et si bien adaptées à ses besoins, que
“ nous sommes saisis d'étonnement et d'admi-
“ ration à la vue de la puissance, de la sagesse
“ et de la bienfaisance du Créateur. Une étude
“ si propre à redoubler nos jouissance à si peu de
“ frais et à nous conduire, par un sentier émaillé

“ de fleurs, à la contemplation et à l'adoration
“ du grand principe, du Père et du Conserva-
“ teur de tous les êtres, ne peut donc être ni
“ oiseuse, ni inutile : au contraire elle est digne
“ de l'homme et agréable à la Divinité.”

Ces nobles paroles font autant d'honneur à sa tête qu'à son cœur. Voilà la science sur laquelle nous désirerions voir se porter l'attention de tant de sains et vigoureux esprits qui, chaque jour, acquièrent un nouveau développement : c'est dans ce but que nous examinerons ce qui se passe sur les autres points de notre continent.

Parmi les villes de l'Union où l'histoire naturelle a pris un essor rapide, citons surtout Boston, l'Athènes de l'Amérique, Charleston, Philadelphie, la Corinthe du Nouveau Monde, (*) et la capitale fédérale, Washington, avec ses musées, son capitol et son *Smithsonian Institution*, fondé en 1846 par la libéralité d'un particulier. Cette fondation a singulièrement prospéré ; le talent et le capital qu'on y emploie chaque année à reculer les bornes de l'esprit humain, dans les sciences naturelles, placeront cette association sous peu, si elle n'y est déjà, au premier rang des sociétés scientifiques de l'Amérique. L'Histoire Naturelle paraît y être une des études de prédilection. Le *Smithsonian Institution* envoie chaque été d'infatigables missionnaires aux cimes des montagnes rocheuses, aux prairies de l'Ouest, aux savanes du Sud, au Canada et jusqu'aux régions glaciales du pôle, à la recherche d'animaux et d'oiseaux inconnus ; ces nobles enthousiastes de la science (inspirés par l'ardeur qui poussa l'infatigable Pierre Chasseur (†) à passer deux étés dans les montagnes du Canada, pour

(*) L'académie des sciences naturelles de cette ville contient la plus riche collection d'Histoire Naturelle de l'Amérique.

(†) Mort en 1842.

y attraper le grand papillon de nuit), le fusil à la main, traversent fleuves et rivières, tantôt sur un frêle canot, tantôt à la nage, comme Wilson et Audubon l'ont souvent fait, et reviennent chargés de dépouilles opimes.

Nulle expédition militaire n'est organisée, nulle exploration scientifique n'est mise sur pied par le gouvernement fédéral, sans recevoir des ordres formels de conserver et de faire transporter au *Smithsonian Institution*, aux frais de l'Etat, oiseaux, animaux, minéraux et autres objets, pour y être examinés et classifiés par les savants professeurs Henry, Baird et autres. Les procédés de ce corps se publient annuellement aux dépens du gouvernement.

Malgré les découvertes de Wilson, de Bonaparte, son continuateur, et du regretté Audubon, dont la noble figure est encore fraîche dans le souvenir de bon nombre d'entre nous, pendant son séjour à Québec, malgré, disons-nous, les travaux extraordinaires de cet homme de génie qui semblait avoir dit le dernier mot sur cette science, le *Smithsonian Institution* a su ajouter 200 nouvelles espèces à celles mentionnées par Audubon, comme suit :

Oiseaux de l'Amér. du N. classifiés par Wilson en 1814,	283
" " " " Bonaparte en 1838,	471
" " " " Audubon en 1844,	506
" " " " <i>Smith Inst.</i> en 1858,	716

N'est-il pas étrange que des villes européennes telles que Londres et Edimbourg, (*) aient des

(*) Un jeune compatriote M. J. Maxham, de Québec, élève de médecine de l'Université d'Edimbourg, nous écrit qu'il passe une partie de ses loisirs au musée de l'Université, lequel contient une superbe collection d'Oiseaux du Canada, qu'il n'avait pas remarqués à Québec. Ainsi si vous désirez acquérir des connaissances sur le Faune du Canada, allez à Edimbourg !!!

cabinets complets de l'ornithologie d'Amérique, et que la métropole des Canadas-Unis n'ait pas même les commencements d'un musée d'histoire naturelle? Non-seulement nous n'avons pas où placer ces hôtes des forêts, décrits par Wilson, Bonaparte et Audubon, mais l'ornithologie de notre propre pays nous est entièrement inconnue—et dire qu'il est si facile de se procurer en Canada les oiseaux les plus rares et les plus recherchées aux Etats-Unis. Parmi les Oiseaux de Proie, n'avons-nous pas l'Aigle majestueux de Washington, aussi bien que l'Aigle royal, le Duc de Virginie, le superbe hibou blanc du Nord, surnommé à bon droit le roi des hibous. N'avons-nous pas encore le Jaseur de Bohême, le Jaseur du Cèdre, le Roi des Oiseaux (le Tangara Vermillon,) le Tangara écarlate, le magnifique canard branchu, le Cygne au blanc plumage, le fier Dindon sauvage et mille autres. Quoi de plus facile, avec les taxidermistes fixés parmi nous, que de commencer, sous la direction d'une personne entendue, une collection de l'histoire naturelle du pays dans toutes ses branches.

Nous ne saurions conclure sans témoigner notre reconnaissance au Parlement Canadien d'avoir ajouté à la bibliothèque législative, le bel ouvrage de Gould, sur les oiseaux d'Australie et le superbe ouvrage illustré d'Audubon. " Les oiseaux de l'Amérique," au prix de \$2000 pour deux exemplaires ; nous devons également faire une mention honorable de l'Honble G. W. Allan, de Moss Park (Toronto), et de M. McElraith, de Hamilton, pour avoir chacun doté leur ville natale d'une excellente collection comprenant au-delà de 600 espèces ; ceci démontre que l'étude qui fit les délices de Linnée, de Buffon, de Cuvier, d'Audubon et de mille autres, possède au Canada, comme ailleurs, quelques sectateurs zélés.

En terminant, s'il nous est permis de formuler

un vœu, osons espérer qu'ayant vu les amis de la science en cette ville sauront élever un sanctuaire où le Canada ira présenter ses hommages à cette partie de la création qui manifeste d'une manière si sensible les merveilles du Tout-Puissant, et qu'à l'instar de la capitale de l'Union-Américaine, la métropole de l'Amérique Britannique aura, elle aussi, son musée d'histoire naturelle.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

Avant d'entrer en matière, nous avons à faire connaître quelques termes techniques, quelques définitions et quelques notions préliminaires, qui, bien qu'utiles et mêmes indispensables, n'en seront pas moins sèches à lire. On entend par *auriculaires*, les plumes molles qui recouvrent les oreilles de l'oiseau; par *Pennes*, les grandes plumes des ailes et de la queue; par *Remiges* ou *rames*, les grandes plumes des ailes; par *remiges primaires* ou *primaires* les dix plumes qui partent du carpe de l'aile: il y a aussi les *remiges bâtarde*s qui forment dans le pli de l'aile une sorte d'appendice supplémentaire: en arrière des remiges primaires sont les remiges secondaires; les plumes attachées à l'humérus sont moins fortes et portent le nom de *pennes scapulaires* ou *scapulaires*; le *speculum* est cette petite tache que certains oiseaux ont sur l'aile, d'une couleur plus élatante que le reste de l'aile.

Longueur totale se dit de l'espace qu'il y a du bout du bec à l'extrémité des plumes ou pennes de la queue.

Envergure est l'espace entre le bout d'une aile et l'extrémité de l'autre aile; ces deux choses s'expriment ainsi dans les auteurs—vis: 18 x 28—ce qui indique que l'oiseau a 18 pouces de long, depuis le bout du bec à l'extrémité de la queue, et 28 pouces de l'extrémité d'une aile à l'extrémité de l'autre.

Toutes ces particularités seront sensibles au premier coup-d'œil pour celui qui ne pouvant se procurer le grand ouvrage d'Audubon se contentera d'examiner ou d'identifier un oiseau vivant ou mort avec le petit Tableau Synoptique de cet auteur(*)—les personnes au loin, qui voudront, par lettre ou

(*) Audubon's Synopsis of birds of America. — Publié à Nîmboarg.

autrement, identifier ou faire identifier une espèce, trouveront la connaissance de ces termes techniques d'un grand secours. Chez les oiseaux de proie, la femelle est toujours beaucoup plus grande que le mâle ; chez ces derniers, ainsi que chez les hirondelles et autres oiseaux qui passent la plus grande portion du jour à voler dans les airs, les primaires sont toujours fort longues. Venons en maintenant aux divers systèmes ou classifications des oiseaux. Notre cadre est par trop étroit, pour entrer dans des détails ; nous nous contenterons d'indiquer les principales divisions.

Malgré les progrès du siècle, Linnée, dont le système a été perfectionné par Cuvier, est comme la base de l'édifice de la classification et continuera de l'être. Son *systema naturæ* est écrit avec une concision et une exactitude telles, que, malgré les perfectionnements de la science, il sert encore d'épitomé aux naturalistes de toutes les nations. Linnée divise les Oiseaux en six ordres : Willoughby et Ray les avaient partagés en deux classes : les Oiseaux de terre et les Oiseaux de mer : Blumenback, en fait neuf ordres : Cuvier, six : Vieillot, cinq : M. Vigors en reconnaît cinq : Temminck, dans son manuel d'ornithologie, publié en 1815, établit seize ordres : Agassiz les limite à quatre. Le système de Cuvier paraît clair, il se compose : 1° des Oiseaux de proie ; 2° des Grimpeurs, tels que Pics-bois, etc. ; 3° des Palmipèdes, tels que les Cygnes, Oies, etc. ; 4° des Passereaux ; 5° des Gallinacées ; 6° des Echassiers, tels que Hérons, Gibiers de grève, etc. Cette classification, avec quelques modifications, a été adoptée par les savants professeurs du *Smithsonian Institution*, dans leur rapport raisonné de l'ornithologie de l'Amérique, publié en 1858, sous les auspices du professeur Baird. Comme il est peu probable que le Canada puisse d'ici à longtemps surpasser les travaux de l'Institution de Washington, nous l'emploierons dans l'Ornithologie du Canada ; nous donnerons à sa nomenclature et à

sa classification, et à celle d'Audubon, la préférence sur les systèmes européens, comme mieux adaptées au Canada.

Ce que les naturalistes des Etats-Unis s'efforcent le plus d'établir en ce moment d'une manière exacte, c'est le parcours géographique (*geographical range*) de chaque espèce, sur le continent américain. On prend, par exemple, comme ligne de démarcation, une latitude donnée ; on classe, comme appartenant au nord de l'Amérique, tous les oiseaux que l'on trouve entre cette ligne de démarcation et le pôle, et si les tempêtes ou d'autres causes jettent en deça de cette ligne quelques rares individus que l'on sait appartenir aux latitudes tropicales, ils sont désignés sous la dénomination "d'accidentels." D'après des lettres reçues récemment des professeurs Baird de Washington, et Brewer de Boston, il paraîtrait qu'il existe encore plusieurs lacunes à remplir, relativement aux mœurs et aux habitudes des oiseaux de nos régions boréales. Richardson, Swainson, Lewis et Clarke, Pennant, Edwards, Vieillot, Wilson, Bonaparte, Audubon, Lawrence Baird et Cassin, sont ceux qui ont le mieux fait connaître le règne animal de l'Amérique. Les suggestions fournies par le *Smithsonian Institution* à ses correspondants, ont beaucoup d'apropos parmi nos compatriotes qui aiment les sciences naturelles, savoir : de noter et de faire connaître la présence, les allures, les migrations, le plumage des oiseaux de chaque localité du Canada aux différentes saisons de l'année : de cette manière, le Canada aura bientôt, sur ce qui le regarde, des notions aussi exactes et aussi complètes que les autres pays. Quant à nous personnellement, nous aurions un plaisir particulier à recevoir par écrit des vieux chasseurs, voyageurs et autres, leurs observations et leur expérience sur ce sujet.

Terminons, maintenant, par les belles paroles du professeur français LeMaout :

"La bonté divine, dit-il, se manifeste clairement

à l'esprit le plus vulgaire dans la grande classe des oiseaux. On serait même tenté, au premier coup-d'œil, d'admettre que ces êtres ont été l'objet d'une prédilection toute spéciale à laquelle ils doivent l'avantage de leur organisation. L'appareil locomoteur qui leur donne pour domaine la terre, le ciel et les eaux ; leur repos même, dont le mécanisme n'est pas moins admirable que celui de leurs mouvements ; leur respiration, source abondante de chaleur et d'énergie, et puissant auxiliaire du vol et de la natation ; la perspicacité de leur vue qui s'accommode merveilleusement à la distance et à la petitesse des objets ; la fabrication industrielle de leurs nids ; les minutieuses précautions, la vigilance infatigable, l'héroïque dévouement de la femelle, avant et après l'éclosion (génie de l'amour maternel qui veille à la conservation de l'espèce dans l'insecte comme dans le vertébré, et qui a fait dire si heureusement que *le cœur d'une mère est le chef-d'œuvre de la nature*;) les allures vives et légères, le plumage varié à l'infini, les cris d'appel et les chants d'amour de ces hôtes aériens, qui vivifient par leur présence nos jardins et nos campagnes, et sans lesquels les prés, les forêts, les rivages n'auraient à nos yeux que des beautés incomplètes ; enfin leurs migrations périodiques, dont l'objet principal est l'alimentation qu'ils vont chercher dans des régions lointaines, à travers les solitudes des continents et des mers, sans autre guide que leurs instincts ; tout, chez les Oiseaux, est propre à charmer les méditations du philosophe et les rêveries du poète, aussi bien que la curiosité du naturaliste.

LES AIGLES DU CANADA

Les aigles sont les plus puissants des Rapaces ; la plupart ne vivent que de chair palpitante, et ne n'est que dans des cas de disette extrême qu'ils touchent aux animaux morts. Les recherches les plus récentes donnent à l'Amérique du Nord cinq espèces d'aigles (*) l'Aigle royal, l'Aigle du Nord, l'Aigle de Washington, l'Aigle gris, que l'on prétend être la femelle de l'Aigle du Nord, et l'Aigle à tête blanche. Des cinq espèces, si réellement il en existe cinq, car les naturalistes sont fort divisés sur ce point, le Canada peut en réclamer trois, et peut être plus. Nous nous en tiendrons à ces trois espèces, qui sont fort belles ; remarquons, en passant, que tous les aigles tués cette automne autour de Québec (†) appartiennent à l'espèce *aquila canadensis*, aigle royal ou doré. Cet oiseau est commun dans le nord et l'est de l'Europe, en Afrique et dans l'Asie Mineure. Le plumage est plus ou moins brun roux ; les plumes de la tête et du cou sont d'un roux doré, avec la tige noire, les remiges sont de couleur brune foncée ; les plumes des tarses sont d'un brun-ferrugineux. Cette espèce a été longtemps connue sous trois noms différents, à cause des variations de couleur que le temps donne à sa livrée.

- (*) *Aquila Canadensis*.
Haliaetus pelagicus.
Haliaetus Washingtonii.
Haliaetus albicilla.
Haliaetus leucocephalus.

(†) Un fort bel aigle doré a été pris en novembre dernier, presque mort, sur une banquette de glace flottante, sur le lac St.-Pierre, près de Trois-Rivières. Affaibli par la pluie et le froid, il était fixé à la glace, les ailes pendantes. Le propriétaire de l'hôtel McPherson l'exhibe maintenant avec orgueil aux Trifluviens et aux étrangers : il est fort gros.

AQUILA L'AIGLE DORÉ. *

(Golden Eagle.)

L'aigle brun qui, plus vieux, s'appelle l'aigle noir, se nomme l'aigle doré, quand son plumage est parfait; sa queue, qui, dans le jeune âge, était blanche à sa moitié supérieure, est plus tard noire et marquée de bandes irrégulières cendrées. Le bec est de couleur bleuâtre; les narines sont ovales, les yeux sont grands et paraissent enfoncés dans une cavité profonde que domine le bord saillant de l'orbite. C'est surtout chez cet oiseau que l'on peut remarquer cette membrane à coulisse qui permet à l'animal de regarder fixement le soleil.

“ On rencontre cet oiseau quelques fois en France; il n'est sédentaire que dans les Alpes et les Pyrénées. Il se nourrit de gros oiseaux, de lièvres, de jeunes cerfs. Mais si ces animaux viennent à manquer, il se jette sur des natures plus faibles, et, si la proie vivante lui fait défaut, il ne dédaigne pas les chairs corrompues. L'aigle doré est très farouche, il vit avec sa compagne au milieu des rochers, (†) et chasse de son voisinage tout Rapace qui voudrait s'y établir. Il fond sur sa proie avec la rapidité d'un trait, et, après s'être abreuvé de son sang, l'emporte dans ses serres jusque dans sa retraite, où il la dépèce en lambeaux, qu'il présente palpitants à ses aiglons. Son aire est ordinairement construite sur la plateforme d'un rocher escarpé; elle est formée de gros bâtons entre-croisés, et ses parois s'élèvent continuellement par l'accumulation des ossements que l'oiseau y abandonne. La femelle pond ordinairement deux œufs, d'un gris cendré, quelquefois tachetés de brun: elle les couve pendant trente jours; alors le mâle chasse seul pour fournir aux besoins de la famille; quand les petits sont éclos,

* No. 39. — *Aquila Canadensis*. — Baird.

Aquila Chrysaetos. — Audubon.

(†) On a remarqué beaucoup d'aigles sur les hautes chaînes de rochers qui entourent le lac Mamphramagog, dans les Townships de l'Est.

leurs parents se mettent en campagne pour leur chercher de la pâture ; et, si l'on en croit les témoignages unanimes des habitants des montagnes, tandis que l'un bat les buissons, l'autre se tient sur un roc élevé ou sur la cime d'un arbre pour saisir le gibier au passage. Sa physionomie sévère et imposante, sa voix grave, son oeil étincelant, ombragé par un sourcil saillant, son vol rapide, surtout sa force et son courage, le faisaient regarder par les anciens comme le symbole de la puissance et de la domination. On l'avait dédié au maître des dieux ; les souverains ainsi que les peuples belliqueux l'avaient adopté pour leur enseigne de guerre ; puis, pour flatter les dominateurs, on fit à l'aigle une réputation de noblesse (*) et de magnanimité qui ne s'accorde guère avec l'observation exacte des faits."

Écoutez à ce sujet l'illustre Buffon, qui parle de l'aigle en poète, plutôt qu'en naturaliste :

" L'aigle a plusieurs convenances physiques et morales avec le lion : la force et par conséquent l'empire sur les autres petits animaux, comme le lion sur les petits quadrupèdes ; la magnanimité, il dédaigne également les petits animaux et méprise leurs insultes : ce n'est qu'après avoir été longtemps provoqué par les cris de la corneille et

(*) " Près du Havre, dit Michelet, j'observai ce qu'on peut croire en vérité de la royale noblesse de l'Aigle, surtout de sa sobriété. Un Aigle qu'on a pris en mer, mais qui est tombé en trop bonnes mains, dans la maison d'un boucher, s'est fait si bien à l'abondance d'une viande obtenue sans combat, qu'il paraît ne rien regretter. Aigle Falstaff, il engraisse et ne se soucie plus guère de la chasse, des plaines du ciel. S'il ne fixe plus le soleil, il regarde la cuisine, et se laisse, pour un bon morceau, tirer la queue par les enfants.

" Si c'est à la force à donner les rangs, le premier n'est pas à l'Aigle, mais à celui qui figure dans les *Mille et une nuits* sous le nom de l'Oiseau Roc, le condor, géant des monts géants, des Cordillères. C'est le plus grand des Vautours, le plus rare heureusement, le plus nuisible, n'aimant guère que la proie vivante. Quand il trouve un gros animal, il s'ingurgite tant de viande qu'il ne peut plus remuer ; on le tue à coups de bâtons. "

“ de la pie que l'aigle se détermine à les punir de
“ mort ; d'ailleurs, il ne veut de bien que celui
“ qu'il conquiert, d'autre proie que celle qu'il
“ prend lui-même ; la tempérance, il ne mange
“ presque jamais son gibier en entier et il laisse,
“ comme le lion, les débris et les restes aux autres
“ animaux. Quel qu'affamé qu'il soit, il ne se jette
“ jamais sur les cadavres.”

Sans manquer au respect dû au génie de Buffon, on peut se demander si cette apologie de l'Aigle est bien le langage d'un historien de la nature. On peut même en douter.

M. Degland, naturaliste français, rapporte un trait remarquable, qui atteste la force musculaire de l'aigle et qui s'est reproduit assez souvent au Canada : deux petites filles du canton de Vaud, l'une âgée de cinq ans, et l'autre de trois, jouaient ensemble, lorsqu'un aigle de taille médiocre se précipita sur la première, et, malgré les cris de sa compagne, malgré l'arrivée de quelques paysans, l'enleva dans les airs. Après d'actives recherches sur les rochers des environs, recherches qui n'eurent d'autre résultat que la découverte d'un soulier et d'un bas de l'enfant et de l'aile de l'aigle, au milieu de laquelle étaient deux aiglons, entourés d'un amas énorme d'ossements de chèvres et d'agneaux ; un berger rencontra enfin, près de deux mois après l'événement, gisant sur un rocher, le cadavre de la petite fille, à moitié nu, déchiré, meurtri et desséché ! Ce rocher était à une demi-lieue de l'endroit où l'oiseau avait enlevé l'enfant. L'on se rappellera un fait assez analogue, qui eut lieu à Charlesbourg, près de Québec (*), il y a une quinzaine d'années, moins les résultats désastreux. L'aigle doré exhibé cet automne chez M. Couper, en cette ville, était accusé d'un semblable attentat, qui lui valut le coup de grâce (†).

Dimensions du mâle, 92 x 70 ; de la femelle, 88 x 84.

(*) Cet oiseau fut acheté par M. Prendergast de Québec.

(†) Cet aigle forme partie du musée de l'auteur.

L'AIGLE DE WASHINGTON. *

(Bird of Washington.)

Audubon décrit, sous le nom d'aigle de Washington, une espèce d'aigle pêcheur que Ols. Ls. Bonaparte réunit à l'Aigle à tête blanche. L'ornithologiste américain l'observa pour la première fois en 1814, et fut, dit-il, plus heureux en découvrant cette nouvelle espèce, qu'Herchel en découvrant sa planète. C'était au mois de février : Audubon remontait le Mississipi ; une bise glaciale l'enveloppa, il était en ce moment mort à l'enthousiasme, et voyait avec indifférence défilier devant lui des myriades d'oiseaux aquatiques qui descendaient le fleuve. Tout-à-coup un Aigle passa au-dessus de sa tête, il se leva, et reconnut au premier coup-d'œil que l'espèce était nouvelle pour lui. Aussitôt il débarqua et vit l'Aigle se diriger vers de hauts rochers. Le lendemain il alla se poster vis-à-vis de cet endroit, et attendit patiemment la page d'Histoire que devaient lui fournir ces oiseaux jusqu'alors inconnus. Après quelques heures d'attente, il entendit un sifflement, et vit au bord de la saillie la plus élevée du rocher, deux oiseaux qui s'agitaient avec les signes de l'impatience et de la joie : c'étaient les aiglons qui saluaient le retour de leurs parents ; le père parut le premier, tenant dans son bec un poisson qu'il apporta à ses petits ; la mère vint ensuite, tenant aussi un poisson ; mais, plus prudente que son compagnon, elle jeta autour d'elle un regard défiant, et aperçut l'homme qui se tenait immobile en face du rocher : aussitôt elle lâcha sa proie, et se mit à tourner au-dessus de lui en poussant de grands cris pour l'éloigner. Les petits s'étant cachés, Audubon ramassa le poisson ; c'était une grosse Perche. Il revint le lendemain sans rien voir, puis le surlendemain et attendit toute la

* No. 41.—*Haliaetus Washingtonii*.—BAIRD.
Haliaetus Washingtonii.—AUDUBON.

ournée; mais l'invasion avait été prévue et la famille avait changé de quartier. Deux ans après, il vit un aigle de la même espèce se lever audessus d'un enclos, où, quelques jours auparavant on avait tué des Porcs : il arma son fusil, et s'approcha doucement; l'aigle l'attendit sans paraître effrayé, et mourut sur le champ; il le dessina, le décrivit et lui donna le nom de Washington. L'hiver suivant il put observer à loisir les mœurs d'un couple de ces animaux. Leur vol est différent de celui de l'aigle à tête blanche : l'Aigle de Washington circonscrit un plus grand espace, et plane plus près de la terre et de l'eau; quand il fond sur sa proie, il décrit autour d'elle une spirale, qui se rétrécit peu à peu, dans l'intention évidente d'empêcher tout mouvement de retraite, de sa victime; il ne tombe sur elle qu'à quelques toises de distance, mais il s'élève peu, et son vol forme un angle très-aigu avec la surface de l'eau."

L'aigle de Washington, tel que peint par Audubon, a fait le désespoir des naturalistes : il paraît qu'il n'existe qu'un seul individu de cette espèce dans les Musées de la Grande République, savoir dans le Musée de Philadelphie. Le professeur Baird nous écrit que tous les individus qu'on lui a envoyés comme étant des aigles de Washington, sur examen ont été reconnus comme des aigles à tête blanche : *les scutelles sur les tarses, que leur assigne Audubon, ne se trouvent sur aucun aigle tué sur ce continent et c'est là ce qui embarrasse.*

Deux beaux aigles (*) ont été tués au Saguenay l'année dernière : sont-ce des aigles de Washington ? On l'a prétendu.

Dimensions 43 x 122.

(*) Le Colonel Rhodes en possède un : l'autre appartient à M. O. Pentland, de Québec.

L'AIGLE A TÊTE BLANCHE. *

(Bald Eagle.)

Cette espèce habite principalement l'Amérique Septentrionale; elle est un peu moins commune en Canada, que l'aigle doré (†). Elle niche sur les rochers escarpés et les arbres à cime large et élevée dans les savanes impénétrables. Les œufs sont d'un blanc jaunâtre, tacheté de gris roussâtre, l'intérieur de la coquille est d'un beau vert. Les aigles commencent la ponte dans les régions tempérées des Etats-Unis, telles que la Virginie et la Pennsylvanie, en février et mars. L'aigle à tête blanche est l'emblème national de l'Union Américaine; nul oiseau ne possède un vol plus puissant, le condor excepté; nul n'a plus de force, d'adresse et de courage; mais son caractère est féroce et tyrannique: Franklin n'approuvait point le choix que ses compatriotes avaient fait de l'aigle à tête blanche pour blason national. Un brigand aillé, disait-il, qui profite de ses avantages pour ravir aux oiseaux plus faibles que lui le butin qu'ils ont conquis, n'est pas digne de représenter l'indépendance loyale et généreuse du peuple américain. C'est un spectacle superbe, dit Wilson, de voir tournoyer au-dessus de la cataracte de Niagara, ce féroce ravisseur, en quête des carcasses de chevreuils, d'ours ou autres animaux

* No. 43.—*Haliaetus leucocephalus*.—Baird.

Haliaetus leucocephalus.—Audubon.

M. D. C. Thomson, négociant de Québec, se trouvant un malin d'été sur les rives de la Rivière Ste. Claire, sur les confins ouest de la Province, vit au moins dix Aigles, dit-il, perchés sur le cadavre d'un cheval mort et se gorgeant de sa chair.

(†) L'honorable G. W. Allan prétend l'avoir tué assez fréquemment dans le voisinage de Toronto. Serait-ce cette espèce qui, au dire de nos chasseurs fréquente la bourse aux loups-marins, vis-à-vis St Jean Port Joli. Il se rencontre, ainsi que le Grand Aigle du Nord sur les grands lacs du Haut Canada.

entraînés dans l'abîme. On nous saura gré d'emprunter au père de l'ornithologie américaine une de ses pages les plus éloquentes.

“ Voulez-vous, dit l'illustre Audubon, connaître la rapine de l'aigle à tête blanche ? Permettez-moi de vous transporter sur le Mississippi, vers la fin de l'automne, au moment où des milliers d'oiseaux fuient le Nord, et se rapprochent du Soleil. Laissez votre barque effleurer les eaux du grand fleuve. Quand vous verrez deux arbres dont la cime dépasse toutes les autres cimes, s'élever en face l'un de l'autre, sur les bords du fleuve, levez les yeux ; l'aigle est là, perché sur la faite de l'un des arbres ; son œil étincelle, et roule dans son orbite, comme un globe de feu. Il contemple attentivement la vaste étendue des eaux ; souvent son regard se détourne et s'abaisse vers le sol ; il observe, il attend ; tous les bruits sont écoutés, recueillis par son oreille vigilante ; le Daim qui effleure à peine les feuillages ne lui échappe pas. Sur l'arbre opposé sa compagne est en sentinelle ; de moment en moment son cri semble exhorter le mâle à la patience. Il y répond par un battement d'ailes, par une inclination de tout son corps, et par un glapissement aigre et strident, qui ressemble au rire d'un maniaque ; puis il se redresse, immobile et silencieux comme une statue. Les Canards, les Poules d'eau, les Outardes, passent audessous de lui, en bataillons serrés que le cours du fleuve emporte vers le sud ; proies que l'aigle dédaigne et que ce mépris sauve de la mort. Enfin, un son lointain, que le vent fait voler sur le courant, arrive à l'ouïe des deux époux : ce bruit a le retentissement et la rancité d'un instrument de cuivre ; c'est la voix du cygne. La femelle avertit le mâle par un appel composé de deux notes : tout le corps de l'aigle frémit ; deux ou trois coups de bec, dont il frappe rapidement son plumage, le préparent à son expédition. Il va partir. Le Cygne vient, comme un vaisseau flottant dans l'air, son con de

neige étendu en avant, l'œil étincelant d'inquiétude. Le battement précipité de ses ailes suffit à peine à contenir la masse de son corps, et ses pattes, qui se ploient sous sa queue, disparaissent à l'œil. Il approche lentement, victime dévouée. Un cri de guerre se fait entendre. L'aigle part avec la rapidité de l'étoile qui file. Le Cygne a vu son bourreau ; il abaisse son cou, décrit un demi cercle, il manœuvre, dans l'agonie de sa terreur, pour échapper à la mort.

“ Une seule chance de salut lui reste, c'est de plonger dans le courant ; mais l'aigle a prévu ce stratagème ; il force sa proie à rester dans l'air, en se tenant sans relâche au-dessous d'elle, et en menaçant de la frapper au ventre ou sous les ailes. Le cygne s'affaiblit, se lasse, et perd tout espoir de fuite ; mais alors son ennemi craint encore qu'il n'aille tomber dans l'eau du fleuve : un coup des serres de l'aigle frappe la victime sous l'aile et la précipite obliquement sur le rivage. Tant de prudence, d'activité, d'adresse, ont achevé la conquête. Vous ne verrez pas sans effroi le triomphe de l'aigle ; il danse sur le cadavre, il enfonce profondément ses armes d'airain dans le cœur du cygne mourant, il bat des ailes, il hurle de joie ; les dernières convulsions de l'oiseau semblent l'enivrer, il lève sa tête chenue vers le ciel et ses yeux se colorent d'un pourpre enflammé. Sa femelle vient le rejoindre ; tous deux ils retournent le cygne, percent sa poitrine de leur bec, et se gorgent du sang chaud qui en jaillit.”

“ N'est-ce pas là, s'écrie un naturaliste français, “ un drame tout entier, avec son exposition attachante, son trouble croissant et ses péripéties imprévues ? N'y trouve-t-on pas *terreur* et *pitié* comme dans la véritable tragédie ? Que l'on rapproche de cette magnifique peinture de mœurs les plus belles pages de Buffon et l'on verra la distance qui sépare le naturaliste sédentaire du naturaliste voyageur..... Loin de nous l'ingrate et témé-

“raire pensée d'affaiblir l'admiration due à l'im-
mortel écrivain que la France comptera toujours
avec orgueil parmi ses gloires scientifiques et
littéraires. En invitant nos lecteurs à étudier
comparativement le style de deux hommes si
éminents, nous voulons seulement leur faire sentir
combien un esprit souple et exact, qui a étudié de
près la nature, a l'avantage sur le génie le plus
brillant qui n'a pu l'observer que dans une mén-
gerie ou dans un jardin. L'amour passionné de
l'histoire naturelle, voilà tout le secret du talent
descriptif d'Audubon, et l'observation attentive
des faits a suffi pour donner à ses tableaux une
chaleur et un coloris que l'écrivain le plus habile
ne saurait trouver dans la poudrè du cabinet.”

Avions-nous raison de dire que l'Amérique avait,
elle aussi, ses privilégiés de l'intelligence ?

LES HIBOUS DU CANADA.

Le hibou a de tout temps, par ses mœurs étranges,
ses habitudes solitaires, ses lugubres accents nocturnes,
inspiré aux peuples une terreur vague mêlée de mystère.
Les Grecs l'appellent *Athéné* (Minerve) parce qu'ils lui attribuent la connaissance
de l'avenir et *Surnion* (*) oiseau de mauvais augure,
étant, disent-ils, un prophète de malheur aux individus
et aux nations. Il joue son rôle obligé dans les peintures
des poètes qui le font intervenir à point nommé, au fort de la tempête,—dans la
solitude de la forêt—pendant les ténèbres de la nuit,
—dans la tour vermoulue d'un château gothique.—
Shakespeare fait dire à Casca, un des conspirateurs,
que parmi les phénomènes effroyables dont Rome
vient d'être le théâtre et qui présagent la mort de

(*) Texte Grec.

César, on a remarqué, en plein midi, sur le forum, l'apparition de "l'oiseau de la nuit (*). Sous le consulat de L. Cassius et de C. Marius, un grand hibou, planant au-dessus du capitol, vint ajouter à l'épouvante générale. On a même prétendu que l'*Incendiaria Avis* de Pline (†) n'était autre chose que le hibou. Aldrovande, qui s'est donné la peine de recueillir les opinions sur cette matière, est d'un avis contraire. Parmi les aborigènes de l'Amérique, le grand hibou est l'objet d'un culte spécial; leurs prêtres l'ont adopté comme le symbole de leur puissance et de leur dignité. "Les Creeks, dit Bartram, se distinguent par le respect dont ils entourent cet oiseau—le plus jeune des prêtres ou devins revêt une tunique blanche et fait porter devant lui un énorme hibou empaillé avec beaucoup d'art: il imite par son maintien la gravité et la taciturnité du hibou et traverse le village en chantant à demi voix une douce psalmodie."

Ces oiseaux se divisent en deux classes distinctes (lesquelles comprennent elles-mêmes plusieurs subdivisions) savoir, les Diurnes et les Nocturnes. Nous donnerons le pas à ces derniers.

Les rapaces nocturnes ne voient bien que pendant le crépuscule et au clair de la lune; leurs yeux sont gros, leur tête fort grosse. Chez eux, le sens de l'ouïe est d'une finesse extrême. Leur nourriture consiste en rats, souris, oiseaux et insectes que le rapace nocturne saisit à l'improviste, favorisé par les ténèbres et par son vol merveilleusement silencieux. Il avale sa proie sans la plumer ou l'écorcher: plus tard la peau ou les os sont revomés en boulettes. Le jour, il dort dans son trou:

(*) And yesterday, the bird of night did sit

Even at noon day, upon the market place

Hooting and shrieking.....

(Mort de Jules César.—Acte I, Scène III).

Virgile fait également prédire la mort de Didon par un hibou.

"Solaque culminibus ferall carmine bubo

Sæpe queri, et longas in fletum ducere voces."

(†) Pline, livre X, c. 13.

ni, par accident, il en sort, son apparition est une fête pour les corneilles, pies, jays, hirondelles et autres voisins qui viennent à l'envie l'insulter par leurs clameurs et leurs coups de bec. Le nocturne ne cherche pas à se défendre; il se blottit, prend les attitudes les plus bizarres et attend patiemment que le retour du crépuscule lui permette de prendre sa revanche. Il suffit de placer une chouette, ou même d'en contrefaire le cri, pour attirer toute la tribu ailée du voisinage. Les choses n'ont pas changé depuis Aristote, qui note le fait. Ces rapaces vivent isolément ou par couples; quelquefois, ils voyagent par troupe; leur plumage est en général remarquable par le grand nombre de taches, de lignes, de bandes dont il est irrégulièrement parsemé. La plupart des Chouettes et des Hiboux des Etats-Unis voyagent au printemps, du sud au nord, et en automne du nord au sud. Vieillot a remarqué que ces Oiseaux voyageurs sont presque tous demi-diurques. Plus l'hiver est rigoureux, plus ils pénètrent dans les contrées méridionales, alors on rencontre à la Louisiane des Oiseaux qui ne font leur ponté qu'à la Baie d'Hudson. En tête des rapaces nocturnes, plaçons le Duc de Virginie surnommé ordinairement le Chat-Huant Canadien.

LE CHAT-HUANT. *

(Virginian Owl.)

Ce brigand de nuit est de la taille d'une dinde; son corps est, en dessus, d'un brun varié de lignes fines, rousses et grises; le milieu du ventre est blanc; les côtés de la poitrine et les flancs sont fauves, puis blancs, rayés en travers de brun, sans aucune flammèche longitudinale: la queue est arrondie et barrée de brun clair: le collier est blanc, le tour des yeux blanc, puis fauve.

* No. 45.—Bubo Virginianus.—BAIRD.

Bubo Virginianus.—AUDUBON.

Deux aigrettes de plumes l'ont fait surnommer le *Grand Hibou à cornes*. " Dans les forêts denses de l'Indiana, dit Wilson, j'ai plus d'une fois entendu pendant la nuit cette sentinelle solitaire, pousser des cris à faire trembler une garnison entière, *Waugh O! Waugh O!* Ses autres solos nocturnes étaient non moins mélodieux et ressemblaient tantôt au hurlement d'un chien qui a perdu son maître, tantôt au râle étouffé d'un assassiné qui crie en vain au secours." Ce sont les accents lugubres du duc de Virginie qui éveillent la nuit nos campagnards occupés en mars et avril à la confection du sucre d'érable, sur le versant des collines. Le duc fréquente surtout les bois voisins des rivières. Le jour, on le voit seul, souvent sur les grosses branches les plus touffues; si on le surprend, il se réveille, siffle, fait rouler ses gros yeux en se balançant d'un pied sur l'autre. Cependant, si l'importun s'approche, il s'envole; mais ébloui par la lumière du jour, il se dirige mal, et cherche à se cacher dans le fourré le plus voisin. Le Duc de Virginie a le vol élevé, rapide et gracieux; il plane avec aisance et en grand cercle par la simple inclinaison de ses ailes et de sa queue. De temps en temps, il effleure silencieusement la terre avec vélocité, et saisit sa proie à l'improviste; quelquefois il s'arrête subitement sur quelque palistade, secoue ses plumes et pousse un cri horrible. Quelquefois, quand on est éloigné de lui que de cinquante pas, il dit son *hou-hou* de manière à faire croire qu'on entend un cri lointain à plus d'un mille de distance. Dans l'intervalle de chaque cri, il fait claquer son bec comme par passe-temps, ou bien il aiguise le bout de ses mandibules, de même qu'un sanglier aiguise ses défenses. Dindes, poules, perdrix, canards, poissons morts, lapins et souris, voilà ses entremets et sa pièce de résistance. Il les avale tout entiers avec la plume,

le poil et les os (*) C'est dans les nuits seroines qu'on peut le voir voler, silencieux et rapide, à la recherche de sa proie.

“Le marinier descendant le Grand Fleuve, (le Mississippi) remarque le nocturne chasseur qui passe au-dessus de sa barque; les ailes étendues, il franchit les collines, ou bien descend et s'élève dans l'air comme une ombre, ou bien disparaît dans les bois. Le bateau qui suit le cours sinueux de la rivière, arrive bientôt dans une anse que borde un champ nouvellement défriché; la lune brille sur l'humble chaumière du colon; dans le petit champ qui l'entoure, un arbre que la hache a épargné, sert de juchoir aux oiseaux domestiques, qui doivent bientôt peupler la basse-cour. Parmi eux se trouve une Dinde qui couve. Le grand Hibou, dont les yeux perçants ont découvert sa proie, plane circulairement autour de l'arbre et médite son attaque. Mais la Dinde est aussi vigilante que lui; elle se dresse sur ses pieds, agite ses ailes et glousse si bruyamment, qu'elle réveille tous ses voisins les Coqs et les Poules; le caquettement devient général, et le colon se réveille à son tour. Il est bientôt sur pied, prépare son fusil, ouvre la porte et regarde dehors; il voit le maraudeur emplumé qui s'est perché sur une branche morte et d'un seul coup, il rétablit la tranquillité dans son poulailler suspendu.”

“Les gestes ridicules et les évolutions bizarres du

(*) En avril 1721, Charlevoix écrivait de Chambly, à la duchesse de LesDiguères: “Le Chat Huant Canadien n'a de différence du Français qu'une petite fraise blanche autour du cou, et un cri particulier. Sa chair est bonne à manger, et bien des gens la préfèrent à celle de la Poule. Sa provision pour l'hiver est des Mulots; auxquels il casse les pattes et qu'il engraisse et nourrit avec soin, jusqu'à ce qu'il en ait besoin !!!” — Il est permis d'en douter (Note de l'auteur.)

Grand Hibou, qui veut plaire à sa compagne, ne se peuvent décrire : ce sont des courbettes, des demi-tours, des contorsions, des claquements de bec, dont le spectacle dissiperait la plus sombre mélancholie : elle y répond en imitant les allures et la pantomime de son compagnon. Puis tous deux vont construire, en mai, au plus épais des bois, leur nid, qu'ils fixent sur une maîtresse branche, voisine du tronc principal : il se compose de petits bâtons tortueux et est tapissé à l'intérieur de plumes et d'herbes fines. Le duc de Virginie pris au nid, s'apprivoise—il n'émigre pas et passe l'année chez nous ; " ainsi s'exprime Audubon.—Le Grand Hibou à cornes, lorsque son plumage est en saison est un des plus nobles oiseaux de la Faune Canadienne—sa force, son courage indomptable, sa férocité, (*) l'ont fait sur-

(*) Voici un tableau sombre du naturel du Grand Duc Européen, le cousin-germain de notre Chat-Huant : " Un procureur du roi de l'Aveyron nourrissait un Grand-Duc, il y a douze ans de cela. Des gens de la campagne lui apportent deux jeunes oisillons de l'espèce, couverts encore de leur premier duvet. Le magistrat confie à tout hasard l'éducation de cette jeunesse à son pensionnaire, qui était un mâle et qui s'acquitta des devoirs de sa charge avec un zèle tout maternel et digne d'un meilleur sort, car le premier essai que firent de leurs forces les deux jeunes élèves parvenus à l'adolescence, fut d'occire pendant son sommeil leur père nourricier, de lui trancher la tête et de le dévorer. Après quoi le plus fort des deux, la femelle, tua son frère et le mangea comme elle avait fait de son père. Alors le magistrat effrayé de tant de perversité dans un âge aussi tendre, et ne pouvant plus désormais supporter la vue de la créature scélérate, s'en défit en faveur d'un savant de ses amis qui habitait Toulouse et qui était précisément en quête d'une épouse pour un jeune oiseau qu'il avait élevé. Le mariage eut lieu sous les plus favorables auspices ; mais l'habitude du cannibalisme est une seconde nature et il n'y avait guère à espérer que celle qui avait débuté dans la vie par le parricide et la fratricide, reculât devant le conjugicide. En effet, l'infâme assassine saisit avec ardeur la première occasion qui s'offrit de se charger la conscience

nommer l'aigle-hibou—il y a, en Amérique, cinq variétés de cette espèce, savoir : pacificus, atlanticus, arcticus, magellanicus, virginianus : c'est cette dernière qui visite le Canada.

LE CHAT HUANT DE LAPONIE.*

(Great Cinereous Owl.)

Cette espèce surpasse en grosseur le Duc de Virginie—elle en diffère dans la couleur et en ce qu'elle n'a pas d'aigrettes ou cornes : elle habite l'extrême Nord, et se rencontre dans le voisinage de la Baie d'Hudson ; ce n'est qu'un "accidentel" en nos latitudes, quoiqu'en dise J. Cassin, (peut-être la plus haute autorité contemporaine en Amérique) lequel sur le témoignage du Dr. Hall, de Montréal, prétend que ce hibou est assez commun dans les environs de Montréal où il couve, dit-il. Nous avouons que nous tenons beaucoup, à constater le fait. C'est le plus gros de nos Hibous.

Dimensions : 301 x 481

On nous apprend qu'il y a beaucoup de hibous, en octobre, mars, avril et mai, dans toute la chaîne des Laurentides, aux environs de cette ville. Une personne résidente sur les bords du lac Laurent, ou Laron (Comté de Québec), affirme qu'elle en a vu jusqu'à six perchés en même temps sur le toit de sa demeure. Plusieurs Chat-Huants ont été tués dans les bois dans le voisinage du St. Maurice, District de Trois-Rivières.

d'un nouveau crime et d'un nouveau cadavre. L'histoire ajoute qu'elle ne jouit pas longtemps du fruit de ses forfaits, et qu'elle mourut peu de jours après son dernier attentat, non de remords, mais d'un boyau de veau trop long qu'elle ne put avaler. Elle aimait trop le veau, c'est ce qui l'a tué. — (Toussenot.)

No. 53. *Syrnium cinereum*. — Bairo. *Syrnium cinereum*. — Audouin, *Syrnium*

LA CHOUETTE GRISE DU CANADA.*

(Barred Owl.)

(†) L'ois eau de nuit, quittant sa pose taciturne,
S'envole en tournoyant et sa clameur nocturne
Se perd dans la forêt avec le bruit du vent ;
La brise rit encore au feuillage du tremble,
Le ciel sourit à l'onde et chaque étoile tremble,
Dans chaque vague, au pli mouvant.

(L'Iroquois du Lac St. Pierre.)

Autre espèce, assez commune en nos climats en automne : elle niche dans les trous des arbres où elle pond deux œufs. La Baie d'Hudson est le pays natal de cette grande Chouette. Son plumage est brun, tacheté de blanc ; le ventre et les plumes inférieures de la queue sont d'un blanc sale, rayé de brun ; la queue est courte, — barrée de brun et de blanchâtre. Le bec est jaune, — taille, dix-huit poncees. Le caractère distinctif de cette espèce consiste dans les raies qui sont transversales sur la poitrine et longitudinales sur le ventre. Grand mangeur de poulets, souris, lapins et grenouilles, on la dit à la Louisiane, piscivore. Son cri est un *waah, waakha*, qu'on est tenté, dit Audubon, de comparer au rire affecté d'un *fashionable*. Combien de fois, dans mes excursions lointaines, étant campé sous les arbres, et me disposant à faire rôtir une tranche de venaison ou un écureuil, au moyen d'une branche, n'ai-je pas été salué du rire de ce perturbateur nocturne. Il s'arrêtait à quelques pas de moi, exposant tout son corps à la lueur de mon feu et me regardait d'une si bizarre manière, que, si je n'avais pas craint de passer pour fou à mes propres yeux, je l'aurais

(*) No. 54. *Syrnium Nebulosum*. — Baird.*Syrnium Nebulosum*. — AUDUBON.

(†) Délicieuse romance Canadienne inédite qu'un jeune poète national plein d'avenir, L. H. Fréchette, vient de dédier à l'Honble. Jos. Cauchon.

invité poliment à venir partager mon souper. On le rencontre dans tous les bois isolés, même en plein jour et aux approches de la nuit. S'il y a apparence de pluie, il se met à rire plus fort que jamais; son *waah, waah* pénètre dans les retraites les plus reculées, et ses camarades lui répondent avec des tons étranges et discordants; on serait tenté de croire que la nation des Hibous célèbre une fête extraordinaire. Lorsque l'on s'approche d'un de ces oiseaux, ses gestes deviennent d'une bizarrerie inexprimable, son attitude droite change, il baisse la tête et incline son corps; les plumes de sa tête se hérissent et l'enveloppent comme d'une fraise; il roule ses yeux comme un aveugle et exécute avec son cou des mouvements anguleux comme s'il était disloqué. Il suit pendant tout ce manège les moindres mouvements de l'étranger et, s'il soupçonne de mauvaises intentions, il s'envole, puis s'arrête le dos tourné, fait subitement volte-face, comme un consorit qui apprend l'exercice et recommence à examiner l'inconnu qui s'approche de lui. Si l'on tire sur lui et qu'on le manque, il fuit au loin et, quand il s'est gagné le large, il fait entendre son éclat de rire avec pompe. Pendant le jour, il se laisse assaillir par les petits oiseaux, et semble saisi de frayeur; si un écureuil s'approche de lui, il prend la fuite devant ce timide animal, qu'il va manger tout à l'heure, aussitôt que le soleil sera couché."

Dimensions, 18 x 40.

LE HIBOU A AIGRETTES COURTES.

(Short eared Owl.)

Le Hibou à aigrettes courtes habite ordinairement les cavernes, les bâtiments en ruines, les creux des vieux arbres et les forêts montueuses; il

* No. 52. *Brachyotus cassini*.—Baird.

Otus brachyotus.—Audubon.

fait entendre, pendant la nuit, un cri plaintif ou gémissement grave et prolongé : Cowl! Cowl! Il pond d'ordinaire dans les nids abandonnés d'écrevisses, pie et corneilles, tandis que le Hibou à aigrettes longues au contraire pond à terre.

Dimensions, 15 x 40.

LE HIBOU À AIGRETTES LONGUES.

(Long eared Owl.)

Le Hibou à aigrettes longues ou moyen duc, et le Hibou à aigrettes courtes, ou grande chevêche, voilà deux espèces qui se distinguent par leur sociabilité, elles séjournent beaucoup à terre pour y attraper les souris, les mulots et les petits oiseaux.

Dimensions, 14½ x 38.

LA CHOUETTE-EPERVIER.

(Hawk Owl.)

La dénomination de cet oiseau vient de ce qu'il participe de la nature de la Chouette et de l'Épervier. Il indique en effet la nuance intermédiaire de ces deux genres d'oiseaux. Il a de la Chouette la tête et les pieds, et de l'Épervier, le port, la taille svelte, les ailes et la queue. Cette espèce qui couve à la Baie d'Hudson ne vole et ne chasse guère que le jour. Elle se nourrit de perdrix et de petits oiseaux. D'un naturel hardi, elle ne s'épouvante point du bruit du fusil; au contraire, elle en suit la direction et s'attache au pas du chasseur, soit en volant au-dessus de sa tête, soit en se perchait sur un arbre voisin; mais toujours hors de la portée de l'arme à feu. Si celui-ci tue un gibier quelconque, elle lui vole souvent au moment où il va le ramasser. Quoiqu'elle soit d'un naturel défiant, il suffit

* No. 51. *Otus Wilsonianus*.—BAIRD.

Otus vulgaris.—AUDUBON.

† No. 62. *Surnia ulula*.—BAIRD.

Surnia funerea.—AUDUBON.

souvent de lui jeter un oiseau mort, pour l'attirer à une distance convenable, et rarement elle refuse de mordre à l'appât. Le mâle a le bec orange et presque totalement couvert par les soies qui naissent à sa base; l'œil de la même couleur et ombragé de petites plumes, mouchetées de brun; la face, blanche, tachetée de noirâtre et entourée d'un cercle noir, tout le reste du plumage agréablement varié de noir et de blanc: ces deux couleurs forment des taches sur les parties supérieures et des raies transversales sur les inférieures; la femelle diffère par plus de grosseur, et un vêtement moins éclatant. Ce Hibou, à certaine époque, se montre en grand nombre autour de Québec: en 1859, il en fut tiré au-delà de 400 dans les environs de cette ville; tandis qu'en 1860, il n'en fut pas tué au-delà d'une douzaine. L'hiver de 1859 fut fort long et assez rigoureux, tandis que cette saison en 1860 a été en grands froids plus d'un mois plus courte. Le District de Québec paraît être un vrai poste d'arrêt, une étape pour les Chouettes-Eperviers dans leur migration d'automne de la Baie d'Hudson vers les climats tempérés de la république voisine.

Dimensions, 154 x 81.

NYCTALES.

(Night Owls.)

Nous avons aussi trois espèces de nyctales, chevêchettes ou petits hiboux nocturnes—le plus petit n'est pas aussi gros qu'un merle: savoir la chevê-

* No. 55. Nyctale richardsoni.—BAIRD.

—AUDUBON.

* No. 56. Nyctale albifrons.—BAIRD.

—AUDUBON.

* No. 57. Nyctale acadica.—BAIRD.

Ulula acadica.—AUDUBON.

che de Richardson, la chevêche de Kirtland, (*) dont Cassin a donné une excellente description, et la chevêche passerine, la plus petite et la plus rare des trois.—la chevêche de Richardson porte une livrée variée de blanc et de noir : les pieds sont blancs, le bec, brun, jaunâtre,—l'iris, jaune. Outre son cri *pou-pou, pou-pou*, qu'elle pousse en volant, elle en produit un autre, quand elle est posée, que l'on prendrait pour la voix d'un jeune homme appelant quelqu'un du nom de *ai-me, hê-me, ed-me*. Buffon raconte que dans son château de Montbard, il fut réveillé un matin, un peu avant le jour, par cet appel que faisait une chouette posée sur sa fenêtre : bientôt un de ses domestiques occupant la chambre au-dessus de la sienne, ouvrit sa fenêtre et dit à celui qu'il prenait pour un être humain : " Qui es-tu là bas ? Je ne m'appelle pas Edme, je m'appelle Pierre. "

La chevêche établit son nid dans les trous des vieilles murailles, dans les crevasses des rochers ou des vieux arbres ; elle s'apprivoise facilement. M. Gérard, naturaliste français, fait mention d'une chevêche de mœurs fort douces, laquelle vivait sur le pied de la plus parfaite amitié avec le chat du logis, bien que hargneuse et boudeuse contre un chien et contre un corbeau apprivoisé avec lequel elle partageait le jardin de son maître. Baird donne à nos latitudes un autre hibou, le scops asio de Linnée (Mottled Owl). Wilson et le prince de Musignano en parlent comme d'un nocturne, d'une petite taille et qui fréquente les jardins et les habitations des hommes. Il se rencontre au Haut-Canada ; nous ne l'avons pas encore remarqué dans nos environs. Audubon fait beaucoup d'éloges de sa douceur et de sa sociabilité : il en emporta un de Philadelphie à New-York, dans sa poche ; durant

(*) Serait-ce à ce nocturne, que Longfellow fait allusion, dans son poème d'*Hyperion* ? " Car le hibou est un oiseau grave : c'est un anachorète, qui, à minuit, entonne sa litanie dans le Temple de la nature. "

le voyage, il resta tranquille, mangea dans la main de son maître et n'essaya pas de s'échapper. Cassin remarque sur l'autorité de M. W. Kite, de la Pensylvanie, une particularité de ces Hibous, qui n'a, dit-il, jamais été mentionnée par aucun naturaliste: c'est qu'au temps de la ponte, leurs ébats sont pour le moins aussi bruyants que ceux des chats, avec lesquels ils ont d'autres traits de ressemblance.

L'EFFRAYE *

(Barn Owl.)

L'Effraye, commun aux deux mondes, se rencontre à de rares intervalles dans la partie méridionale de la Province; mais sa véritable patrie est le Texas et la Caroline du Nord; c'est là qu'a lieu la ponte.

" Il tire son nom, dit Buffon, des cris lugubres qu'il fait entendre pendant la nuit. L'horreur qu'il inspire aux femmes, aux enfants et même aux hommes qui croient aux revenants, ont fait considérer l'Effraye comme l'oiseau funèbre, comme le messager de la mort : ils s'imaginent que, quand il se fixe sur une maison et qu'il y fait retentir une voix différente de ses accents ordinaires, c'est pour appeler quelqu'un au cimetière. C'est le même oiseau que les campagnards du midi de la France désignent sous le nom de *Chouette de clochers* et de *Bueu l'hali*, parce qu'ils croient que cette chouette vient pendant la nuit boire l'huile qui brûle dans les lampes des églises."

Cette mauvaise réputation, dit Le Maout, faite à l'Effraye par la superstition populaire, devrait être remplacée, par un sentiment de gratitude et de bienveillance, car cet oiseau est de tous les rapaces nocturnes, le plus utile à l'homme, par suite de la

* No 47. *Strix pratineola*. — BARN OWL.
Strix Americana. — AUDUBON.

chasse destructive qu'il fait aux mulots, rats et autres rongeurs nuisibles à l'agriculture. L'Effraye niche dans les vieilles tours ou dans les creux des rochers.

Dimensions du mâle, 17 x 42 ; de la femelle, 18 x 46.

LE HIBOU BLANC ou HARFANG. *

(Snowy Owl.)

Ce blanc chasseur polaire, n'a pas d'aigrettes ou cornes ; avec le grand Aigle des mers du nord, le compagnon de ses rapines, il choisit les solitudes glacées du cercle arctique pour ses quartiers généraux et se montre en Canada pendant les grands froids. Plus d'une fois nous nous rappelons l'avoir vu en février et mars, planer majestueusement au-dessus des immenses battures couvertes de glace, qui bordent le St. Laurent, à St. Thomas, comté de Montmagny.

Quand il descend du pôle vers le sud, il s'arrête quelquefois sur les vergues des navires et on peut alors le prendre sans peine, à cause de son extrême fatigue. Il chasse en plein jour et niche sur les rochers escarpés ou sur les vieux pins des régions glaciales. (†)

(*) No. 61. *Nyctea nivea*.—BAIRD.

Surnia nyctea.—AUDUBON.

(†) Voici un trait récent de férocité inouïe de la part d'un Hibou blanc, attesté par un témoin oculaire le Révd. Père Babel, missionnaire oblat, chargé, en 1881, de la desserte du poste Les Escoumains, sur la rive nord du golfe du St. Laurent :

Un couple de ces oiseaux, dit-il, rôdaient depuis plusieurs semaines dans le voisinage de notre camp, les seuls étrangers que nous eussions vus dans notre solitude glacée, depuis que l'hiver eut commencé ; leur audace augmenta à mesure que les aliments devenaient plus rares : à défaut de lièvre et de perdrix, nos chasseurs allés se mirent à guêter et même à attaquer les

Il se nourrit de perdrix, canards, perdrix blanches, lièvres et rats. Sa voracité est telle, qu'il enlève quelquefois sous le nez du chasseur, le gibier que celui-ci vient d'abattre et qu'il n'a pas eu le temps de ramasser. Les Aborigènes mettent à profit cette habitude du rapace : ils jettent en l'air un oiseau mort : le Harfang s'élance dessus et il devient facile de le tuer. Son plumage, surtout dans les vieux mâles, est éclatant de blancheur, parsemé de petites demi-lunes grises—les yeux fauves d'un éclat extraordinaire, les pieds sont tellement couverts de plumes que l'on ne voit que les griffes—longueur 21 pouces—envergure 53 pouces dans le mâle—dans la femelle 26 x 65—selon la règle générale chez les oiseaux de proie, la femelle est toujours plus grande que le mâle. Les Creeks le nomment Wapohoo; les Esquimaux, Oopeguak. Audubon dit avoir extrait de l'estomac d'un hibou blanc un énorme rat, dont la tête et la queue étaient presque entières—le même auteur décrit d'une manière plaisante, les artifices de cet oiseau lorsqu'il fait la pêche. " Il s'incline, dit-il, sur un rocher près de la mer, la tête tournée vers l'eau ; il fait le mort et attend patiemment l'occasion de happer une victime, qu'il ne manque jamais ; dès qu'un poisson monte à la surface, rapide comme l'éclair, la griffe du harfang le saisit : puis il se retire à quelques pieds de distance pour dévorer sa proie et recommence le même manège ; si la pêche

habitants du *poste* : ces attaques diurnes, jointes aux épouvantables hùlements qu'ils poussaient pendant la nuit, jetterent bientôt dans les esprits une terreur superstitieuse : on n'osait sortir à la *brunante* ; on parlait même de déguerpir d'un lieu où le prince des ténèbres transformé en hibou, ou bien peut-être un loup-garou, avait évidemment élu domicile. L'épouvante générale se termina par la capture inattendue du *loup-garou* : un des employés avait été attaqué par le hibou malfaisant qui s'était cramponné à sa tête : dans sa terreur il le saisit et un compagnon l'eut bientôt occis."

manque, il va choisir un autre endroit, s'accroupit à une petite distance et se traîne sans bruit au bord; pour saisir une nouvelle proie, qu'il étire de ses deux griffes, pour aller la déguster à loisir et en silence dans un bois voisin. Des trappeurs se plaignaient que leurs rats musqués étaient enlevés de leurs pièges : un d'eux *appata* avec de la chair de ce rongeur, et chaque matin il fut récompensé par la capture d'un ou deux hiboux blancs, de sorte que dans peu de jours, il réussit à exterminer ces bandits."

Le vol de ces oiseaux est ferme, continu, uniforme et parfaitement silencieux : ils saisissent leurs victimes avec la rapidité d'un trait et s'arrêtent à terre pour les dépécer. Quand il s'agit de poursuivre un canard, une oie ou une tourte, le Rapace augmente sa vitesse d'une manière surprenante et frappe l'oiseau, à la manière de l'épervier. On le rencontre d'ordinaire dans le voisinage des rivières et des ruisseaux qui forment des chutes et des bassins, où le Harfang guette et saisit le poisson tel que nous venons de le dire. Dans les latitudes polaires, souvent le chasseur se voit ravir la perdrix qu'il vient de tuer, par ce hibou qui l'enlève à sa barbe. Sir John Richardson, dit l'avoir remarqué dans presque toutes les terres arctiques qu'il a visitées pendant l'été : l'hiver le Harfang émigre avec la perdrix blanche—sa nourriture ordinaire—à des localités un peu moins exposées. "Je l'ai remarqué, dit-il, généralement posé à terre et lorsque je le troublais, il prenait son vol, et allait s'abattre un peu plus loin toujours sur le qui vive. Je l'ai vu poursuivre au vol le lièvre(*) de l'Amérique, et fai-

(*) Un correspondant nous écrit de Rimouski. "Pouvez-vous me dire pourquoi un hibou en captivité ne boit pas ? J'ai gardé enfermé du mois de novembre au milieu du mois de mai, un magnifique hibou du Nord, blanc avec taches grises, dans une chambre bien froide. Ce hibou n'a pas bu une seule fois. Je lui donnai de la neige et même de l'eau mais il n'a touché ni à l'une ni à l'autre."

sant des efforts inouis pour frapper de ses serres ce léger coursier des bois. En hiver lorsque le Harfang est gras, les Indiens et les Européens mêmes se nourrissent de sa chair qui est blanche et excellente au goût." La femelle n'est jamais blanchée.

Dimensions du mâle, 21 x 68 ; de la femelle, 28 x 65.

Le docteur Hall, de Montréal, prétend également que cette espèce niche dans le voisinage de Montréal—ce que nous osons révoquer en doute, sauf preuve du contraire. Ceci nous donne occasion de demander plus que jamais aux chasseurs et aux voyageurs canadiens leurs remarques, leur expérience, afin de dessiner d'une manière exacte, la physionomie, les habitudes et le parcours géographique des groupes que nous aurons à décrire—nous leur tiendrons compte de leurs renseignements dans les notes que nous aurons occasion d'ajouter à ce travail.

FAUCONS, EPERVIERS, EMERILLONS.

En octobre 1362, Pierre Boucher, alors gouverneur de Trois-Rivières, écrivant pour d'information

choses, malgré qu'il mangeât dans une seule nuit un lièvre entier moins les pattes, les intestins et la peau. Il m'est arrivé de lui donner jusqu'à trente trois petits oiseaux gris du printemps depuis 8 heures du matin jusqu'à 3 heures de l'après-midi et de les lui voir dévorer presque sans les plumer, mais c'était après un jeûne de treize jours ; malgré ce repas pantagruélique il ne buvait pas. Il était devenu très familier avec moi, il me connaissait très bien, quoique l'entrée d'un étranger dans l'appartement, lui causait une grande frayeur. Je lui faisais étrangler des lièvres presque à leur grosseur naturelle. Il mourut au printemps suivant, d'avoir mangé du poisson trempé dans la saumure. Le sel est mortel aux oiseaux. Toujours est-il vrai que je n'ai jamais pu comprendre pourquoi cet oiseau vivait sans boire."—(Dr. Duquet.)

de ses amis à la cour de Louis XIV, disait (*) :
" Il y a aussi en ce pays des oyseaux de proye de
" plus de quinze sortes, dont je ne sais pas les noms
" sinon de l'Epervier et de l'Emerillon." Avouons
néanmoins à la gloire de l'illustre fondateur de
Boucherville, que quelle que maigre que soit sa
Relation, il était plus versé dans l'histoire naturelle
du Canada que ne le sont, de nos jours, la plupart
des personnes qui appartiennent à la classe éclairée.
L'ancêtre des Boucher, pas plus que ses succes-
seurs, n'ayant décrit ces " quinze sortes d'oyseaux
de proye " en langue française, il nous sera pres-
que impossible de leur donner en cette langue les
honneurs du baptême. S'il suffisait de fournir une
pompeuse nomenclature des oiseaux de nos latitu-
des, avec forces termes scientifiques d'une latinité
plus ou moins barbare, rien de plus facile au moyen
des autorités américaines sur cette matière. Ceci
pourrait satisfaire aux exigences d'un professeur
d'histoire naturelle, sans atteindre notre but, qui est
de populariser et de dégager d'une érudition fasti-
dieuse une étude qui combine l'utile avec l'agréable.
Nous aller esquisser les individus marquants de la
famille *accipitrine*.

L'histoire des Faucons et l'art de la Fauconnerie
tel que pratiqué encore actuellement en Allemagne,
en Angleterre et en Belgique, voilà de quoi inté-
resser toutes les classes, y inclus cette classe peu
nombreuse, nous aimons à le croire, pour laquelle
le magnifique panorama de la nature animée est un
livre scellé. Un autre chapitre résumera, d'après les
meilleurs auteurs, l'art de la chasse à l'Oiseau, cet
art qui remplissait une partie si notable de l'exis-
tence de nos aïeux. Persuadés que nous sommes
que l'on jettera avec plaisir un coup d'œil rapide à
travers les ornéaux de ces vieux châteaux où Mes-
sieurs nos pères menaient vie noble et joyeuse — que

(*) Histoire véritable et naturelle de la Nouvelle-
France, page 35.

l'on franchira volontiers avec nous le pont levé de leurs castels où reposaient sous la garde de Dieu, leurs femmes et leurs enfants, dans ces temps aventureux, où une partie de la population guerroyaient contre leurs fiers barons, tandis que l'autre allaient chevauchant en Palestine, pour y expirer gaiement au premier rang, au cri de guerre: *Montjoy St. Denis!*

Nous rappellerons les amusements de ce moyen âge, de cette époque, où le jeune châtelain avec l'or, le faucon et le cor de chasse, précédé de la harpe du troubadour et de la cithare du romancier visitait les pays lointains et les cours étrangères, pour se rendre chevalier parfait.

Ce faisant, nous remplirons un double but : d'abord celui d'intéresser le lecteur au *bon vieux temps*, à ce temps, dont maintenant chacun médite à tout propos et hors de propos ; ensuite celui de nous enquerir pourquoi, à l'instar de leurs pères, les enfants ne dresseraient pas nos bons amis les Eperviers à chasser pour leurs maîtres, Perdrix, Canards Pigeons et autres gibiers, afin par ce moyen, de confier à d'autres, en ce siècle merveilleusement pratique, la besogne fort peu récréative de *faire le marché*, selon le mot du peuple, tel qu'on en usait il y a 300 ans et tel qu'on en use actuellement ailleurs.

“ Les Faucons sont, de tous les Rapaces diurnes, les plus courageux et les plus agiles ; leur vol est d'une merveilleuse rapidité ; on cite la vitesse d'un Faucon échappé de la fauconnerie de Henri II, qui supprima en un jour l'espace séparant Fontainebleau de l'île de Malte, c'est-à-dire une distance de trois cents lieues. Leur livrée est élégante, quoique les teintes foncées y dominent ; leur attitude est pleine de fierté quand ils sont perchés ; mais leur marche est sautillante et peu gracieuse, à cause de la longueur et de la forme demi-circulaire de leurs ongles, ainsi que de l'étendue de leurs ailes.

Les diverses espèces de Faucons diffèrent dans

leur manière de chasser : cependant, toutes saisissent leur proie, non pas avec le bec, mais avec les serres. Si cette proie est un oiseau, le Faucon se laisse tomber sur elle, ou l'enlève en descendant obliquement sans ralentir son vol, ou le saisit après avoir tourné en spirale autour d'elle ; s'il attaque un mammifère, il le saisit à la nuque, et si la victime résiste, il lui creve les yeux à coups de bec. Les Faucons dévorent rarement leur proie sur place ; le plus souvent, ils l'emportent à l'écart, sur un arbre ou sur un rocher. Ils plument presque entier les oiseaux avant de les manger, et en avalent à la fois des morceaux fort volumineux ; ensuite ils rejettent en pelottes le peu de plumes qu'ils ont avalées, ainsi que les parties qu'ils ne peuvent digérer. Les Faucons habitent les montagnes, les forêts, les bois près des champs. Ils émigrent quelquefois à la suite des oiseaux voyageurs qui leur servent de proie."

LE GERFAUT D'ISLANDE.*

(Labrador Falcon.)

Ce Faucon couve au nord du continent de l'Amérique. Audubon l'a remarqué au Labrador et il se rend, en hiver jusque dans l'Etat du Maine.

"Le Gerfaut d'Islande, dit Le Maout, a les tarses recouverts par les plumes dans leurs deux tiers supérieurs ; le tiers inférieur et les doigts sont jaunes, ainsi que le tour des yeux et la cire ; le bec brun de plomb, plus foncé à la pointe ; le fond du plumage est brun en dessus, barré et taché de blanc ; il est blanc en dessous avec des taches cordiformes, et des bandes alternes claires et foncées sur la queue. La taille est de dix-huit à vingt

* No. 12 *Falco Islandicus*.—BAIRD.

Falco Islandicus.—AUDUBON.

pouces. Chez le jeune, le plumage est brun, unicolore en dessus; puis après la première mue, il offre des bordures d'un blanc roussâtre; les parties inférieures sont d'un blanc plus ou moins roussâtre et marqué de taches longitudinales brunes, plus larges sur les flancs et le ventre. Le cire, le tour des yeux et les pieds sont d'un bleu plus ou moins foncé. Le nom spécifique de ce Faucon indique sa patrie; il descend quelquefois vers le Sud, mais jamais dit-on, au delà du 60^e parallèle. Il niche sur les rochers les plus escarpés; ses œufs, au nombre de trois ou quatre, sont d'un jaune roussâtre clair, avec des taches couleur d'ocre très rapprochées.

Dimensions du mâle 22½ x 49.

Dimensions de la femelle 23½ x 51½.

Nous avons aussi parmi les "accidentels," le Faucon blanc (*) (*Falco candicans* de Gmelin) nommé par Buffon le *Gerfaut blanc des pays du Nord*—espèce de grande valeur pour les Fauconniers.

LE FAUCON PELERIN. *

(Duck Hawk.)

Le Faucon Pèlerin, ainsi que le Gerfaut d'Islande, se rencontrent de temps à autres dans cette Province (†). Ce Faucon est une fort belle espèce; nous allons emprunter au continuateur de l'œuvre de Geoffroy St. Hilaire, le Maout, la description qu'il en donne. "Les moustaches sont

(*) Richardson l'a remarqué à la Baie d'Hudson et Audubon l'a vu au Labrador. (Cassin.)

* No. 5 *Falco anatum*.—Baird.

Falco peregrinus.—Audubon.

M. John Strang, amateur de Québec, possède dans sa collection un fort beau Faucon-pèlerin tué à Charlebourg.

(†) Hand Book of Toronto, compilé en 1855.

larges, longues et noires ainsi que les joues ; les pieds robustes et jaunes, sont vêtus seulement dans leurs tiers supérieurs ; le doigt median est sensiblement plus long que la tarse ; la queue ne dépasse pas le bout des ailes ; le plumage des parties supérieures est brun, à raies transversales plus foncées ; la gorge et le cou sont blancs ; la poitrine blanc roussâtre tirant sur le rose, marqué de petites stries longitudinales noires ; les parties inférieures sont rayées en travers de brun noir sur un fond cendré, les raies sont plus larges aux flancs et au ventre ; les remiges sont d'un brun nuancé de cendré noirâtre, terminées par un liséré cendré clair ; la queue est d'un cendré bleuâtre, marqué de bandes transversales terminée de cendré blanchâtre."

Dimensions du mâle 16½ x 30.

" de la femelle 19½ x 36.

Le plumage de Faucon Pèlerin varie non seulement suivant l'âge et le sexe, mais encore suivant les saisons et les climats ; il habite tout l'hémisphère nord du globe, et y niche dans les rochers les plus escarpés—le jeune Faucon pris en septembre, âgé de trois mois était celui que les Fauconniers dressaient comme le plus susceptible d'éducation. Le vol du Faucon est d'une rapidité que l'œil a peine à suivre. Il s'élève audessus de sa proie, et fond perpendiculairement sur elle, tombant des nues : les Poules sont sa nourriture ordinaire. On l'appelle Epervier à Poules aux Etats-Unis et Mangeur de Poules à la Louisiane et au Canada. Mais il mérite d'autres titres. " Voyez, dit l'ornithologiste Audubon, ces deux pirates déjeunant à la fourchette : le mâle dépèce une Sarcelle, et la femelle un Canard : ils semblent dans un tête à tête amical, se féliciter de leur bonne aubaine, et disserter sur la saveur du met friand qu'ils ont conquis : on les prendrait pour des épicuriens ; ce ne sont que des gloutons, et leur voracité n'est égalée que par leur audace ; ils enlèvent sur l'eau les Canards, les Sarcelles, les Oies, et les transportent sur le rivage ;

il faut que le fleuve soit bien large pour que le ravisseur fatigué lâche sa proie : alors, il en cherche une autre plus près de terre, et quand il l'a saisie, triomphant, il l'emporte en lieu sûr pour la dévorer. J'ai vu un Faucon venir à trente pas de mon fusil, se jeter sur une Sarcelle que je venais d'abattre. Il n'est pas moins avide de Pigeons que de Canards : il court se jeter au milieu de leurs bandes qui voyagent dans les hautes régions de l'air et qui, pour échapper à sa griffe, exécutent les plus habiles évolutions : il ose même quelquefois les attaquer dans le domicile que l'homme leur a préparé. J'en ai surveillé un, pendant plusieurs jours, qui avait conçu une telle affection pour mes Pigeons qu'il se permettait d'entrer dans le colombier par une porte et en sortait par l'autre avec une victime : voyant la terreur et le désordre que ses invasions causaient parmi mes Pigeons, et craignant que ceux-ci n'émigrassent, je mis à mort le voleur."

"Quand le Faucon est en quête, il se perche souvent sur les branches les plus élevées d'un arbre, dans le voisinage des terres marécageuses : on voit sa tête se remuer par saccades périodiques, comme pour mesurer les distances qui le séparent de sa proie : il épie une Bécasse depuis quelques instants : tout à coup il se précipite sur elle avec un bruit terrible, l'étreint de ses serres acérées, et va la dévorer dans quelque bois voisin.

Il plume adroitement avec son bec, sa proie qu'il tient entre ses pattes ; aussitôt qu'une partie est plumée, il l'a déchiré en lambeaux, dont il se repait avidement ; s'il voit s'approcher un ennemi, il s'enfuit avec son butin, et va le cacher dans l'intérieur de la forêt. C'est surtout en rase campagne qu'il montre de la défiance."

Malgré la justesse de son coup d'œil, la rapidité de son vol et l'habileté de ses manœuvres, le Faucon Pèlerin ne réussit pas toujours à s'emparer de sa proie : Baumann a vu un Pigeon, poursuivi par un Faucon, se précipiter dans un étang, plonger, sortir

de l'eau sain et sauf et échapper ainsi aux serres de son ennemi. Quelquefois même ce rapace est vaincu par des oiseaux moins puissants que lui, dans lesquels il attaque des rivaux ou une proie : M. Gerard a vu un Corbeau tuer un Faucon d'un coup de bec qui lui fendit le crâne."

Le Faucon, à défaut d'autre pâture, se nourrit d'alouettes, de pleuviers, et de corbigeaux, sans refuser dans les temps de disette, le poisson mort. La hardiesse est la note caractéristique du faucon : on le voit poursuivre sa proie sous le fusil du chasseur, et souvent payer de sa vie cette insolente agression. Voici un fait intéressant rapporté par un naturaliste français, M. Gerbe.

" Il y a quelques années, un faucon pèlerin était venu s'établir, en septembre, sur les tours de la cathédrale de Paris. Pendant plus d'un mois qu'il y demeura, il faisait tous les jours capture de quelques uns de ces pigeons que l'on voit voltiger çà et là au dessus des maisons. Lorsqu'il apercevait une bande de ces oiseaux, il quittait son observatoire, rasait les toits ou gagnant le haut des airs, puis fondant sur la bande, et s'attachant à un seul individu qu'il poursuivait avec une audace inouïe, quelquefois à travers les rues des quartiers les plus peuplés. Rarement il retournait à son poste sans emporter dans ses serres une proie, qu'il dépeçait tranquillement, et sans paraître affecté des cris que poussaient contre lui les enfants. Il chassait le plus habilement le soir, entre quatre et cinq heures, quelquefois dans la matinée ; tout le reste de la journée il se tenait tranquille. Les amateurs, aux dépens de qui vivait ce faucon, finirent par ne plus laisser sortir leurs pigeons, ce qui, probablement, contribua à l'éloigner d'un lieu où la vie était pour lui si facile.

Ces oiseaux jouissent d'une étonnante longévité : on prit, il y a une cinquantaine d'années, au Cap de Bonne-Espérance, un Faucon portant un collier d'or sur lequel était gravé qu'en 1610 cet oiseau

appartenait au roi d'Angleterre, Jacques I : il avait par conséquent cent quatre-vingt ans et plus, et conservait encore beaucoup de vigueur. (*)

L'AUTOUR A QUEUE ROUSSE *

(Red tailed Hawk.)

Cet oiseau est extrêmement répandu dans nos campagnes, où il est connu comme le Grand mangeur de poules. Quel est le cultivateur qui n'ait voué aux gémonies ce forban allé, l'ennemi le plus acharné de sa basse-cour, la terreur de ses poules, dindons et autres oiseaux domestiques ?

Plumage, à la gorge et à la poitrine, d'un blanc légèrement roussâtre, avec taches brunes, arrondies sur le dessous du corps, les peines caudales d'un joli roux en dessus et traversées par leur extrémité, par une bande noire et très étroite. Son vol est vigoureux et soutenu à une grande hauteur. On le voit raser la cime des plus hauts arbres sans agiter ses ailes, ni incliner sa tête de droite à gauche, pour voir ce qui est au-dessous de lui : ce vol est accompagné d'un cri triste et prolongé, qui s'entend au loin, et calculé à mettre en émoi tous les êtres vivants d'alentour, pour les faire lever et fondre dessus. Quand une

(*) " Le Faucon, l'Autour, le Tiercelet, (du Canada,) sont absolument les mêmes qu'en France; mais nous avons une seconde espèce de Faucon, qui ne vivent que de la pêche." Charlevoix : Voyage en Amérique, — " Cette seconde espèce de Faucons qui ne vivent que de la pêche." — c'est sans doute le Pandion Carolinensis : l'Aigle pêcheur décrit ci-après. (Note de l'auteur.)

* No. 23 Buteo borealis. — Baird.
Buteo borealis. — Audubon.

proie a frappé sa vue, il s'arrête brusquement, comme un cheval au galop dont on serre tout à coup la bride : il semble noter la place avec exactitude, puis il va se percher sur l'arbre le plus voisin ; alors il se retourne, regarde fixement sa victime et presque aussitôt s'élance sur elle avec tant de vitesse, de précision, qu'il la manque rarement ; s'il ne trouve rien dans les champs, il se perche sur l'arbre le plus élevé de la forêt et promène au loin ses regards : un gentil et lesté écureuil vient de saisir une noix, il la roule joyeux entre ses pattes et se dispose à la croquer quand tout à coup tombe sur lui la Buse à queue rousse, elle le saisit, l'étrangle lui perce la tête, le dévore sur place, on l'emporte sur la branche qu'il vient de quitter.

Audubon rapporte que, pendant l'enfance des jeunes, le nid est abondamment pourvu de gibier, et surtout d'écureuils gris, que les parents se procurent, en chassant de compagnie. L'un d'eux se tient au-dessus de l'arbre où se trouve le quadrupède ; l'autre l'attaque directement ; celui-ci pour éviter son ennemi, tourne autour du tronc, et alors le premier fond sur lui ; s'il ne trouve pas un trou, il est saisi, dépecé et distribué aux petits. L'attachement conjugal, qui avait réuni le mâle et la femelle pour la conservation de leur postérité, ne dure que pendant le temps nécessaire à leur éducation ; dès qu'ils peuvent se passer de leurs parents, ceux-ci deviennent aussi indifférents l'un à l'autre que s'ils ne s'étaient jamais connus.

Dimensions 20½ x 46.

L'AIGLE-PECHEUR. *

(Fish Hawk—Osprey.)

Cette espèce qui est répandue au bord des eaux douces de presque tout le globe se rencontre fréquemment pendant la belle saison, sur les rives du

* No. 44 Pandion Carolinensis.—BAIRD.
Pandion Haliaetus.—AUDUBON.

St. Laurent, sur les lacs et dans les îles giboyennes et poissonneuses du bas du fleuve. Plumage blanc, à manteau brun, avec taches brunes sur la tête et la poitrine : c'est un pêcheur plutôt qu'un chasseur. Quelquefois son avidité est telle que lorsqu'il s'est attaqué à des poissons qui lui résistent ou dont le poids est supérieur à ses forces, il se laisse noyer plutôt que de lâcher prise. Il dédaigne les petits poissons, mais il s'empare volontiers des oiseaux aquatiques qui se tiennent à sa portée. " Ces aigles ont des mœurs assez sociables : ils voyagent par petites troupes, suivent les contours des rivages, pêchent les uns près des autres sans sans s'inquiéter dans l'exercice de leur industrie. Ces oiseaux ont un rival acharné dans l'aigle à tête blanche qui leur est supérieur en force, et qui profite de cette supériorité pour leur ravir leur butin. Ce despote, perché sur le sommet d'un arbre élevé qui domine une vaste étendue, veille sur tous les mouvements de l'oiseau pêcheur, qu'il espère dépouiller : il le voit descendre des hautes régions de l'air avec une vitesse qui s'accroît rapidement : il le voit disparaître et presque aussitôt reparaitre avec sa proie, puis s'élever en poussant un cri joyeux. Le ravisseur s'élance sur l'aigle-pêcheur, celui-ci qui connaît les intentions de son adversaire fuit rapidement, son rival le poursuit avec acharnement dans les mille détours qu'il fait pour l'éviter, et bientôt le plus faible des deux pirates lâche son butin : alors l'aigle à tête blanche se laisse tomber à son tour et happe le poisson avant qu'il ait atteint la surface de l'eau. "

Ces aigles couvent dans les grands arbres isolés : (*)

(*) Un chasseur nous apprend, que de temps immémorial, un couple d'Aigles-Pêcheurs fréquente les rives du lac St-Joseph (comté de Québec.) Un pin séculaire contient le nid qui est assez volumineux—ces années dernières la famille a augmenté—et il y a maintenant deux nids, à petite distance l'un de l'autre.

leur nid est fort gros et ils y reviendront pendant plusieurs années consécutives.

Dimensions 23 x 54.

L'AUTOUR ORDINAIRE. *

[American Goshawk.]

C'est là un des plus beaux oiseaux de la famille accipitrine. L'autour habite les montagnes basses boisées, et niche sur les vieux hêtres et les vieux chênes. Il se nourrit ordinairement d'écureuils, de pigeons, de poulets, de souris. Quoique très rusé chasseur, il se laisse prendre facilement. En Europe, l'oiseleur place entre quatre filets, de neuf à dix pieds de hauteur, un pigeon blanc sur lequel l'autour se précipite, mais ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il ne cherche à se débarrasser que lorsqu'il a dévoré sa proie. Les fauconniers sont parvenus à tirer partie de sa voracité en le dressant pour la chasse, ainsi que l'épervier; ce qui constituait autrefois l'art de l'autourserie, où l'on employait à peu près les mêmes moyens que pour la fauconnerie; la chasse à l'autour était fort fructueuse. "Pour la chasse aux canards et aux lapins, dit Bolon, on le dressait avec des canards ou des lapins domestiques, puis on le conduisait dans des garennes et sur le bord des étangs; mais on se gardait bien de lui faire connaître les pigeons domestiques et les poules, car cette chasse étant la plus aisée, il aurait bientôt dévasté les basses-cours et les colombiers."

Plumage blanchâtre en dessous avec des petites raies noires fort délicates; le manteau est couleur d'ardoise.—Dimensions 24 x 47.

* No 14 *Astur atricapillus*.—Baird.

Astur palumbarius.—Audubon.

L'AUTOUR DE PENNSYLVANIE. *

(Broad winged Hawk.)

L'Autour de Pennsylvanie est en dessus, d'un brun fauve, qui prend, avec l'âge, une couleur plombée; les pennes sont rayées d'un brun en travers; la tête est coiffée d'une espèce de calotte noire; le dessous du corps est blanchâtre, avec des taches brunes; le bec et la cire sont jaunes. Cet autour se rencontre en Canada.

Dimensions 16 x 38.

LA BUSE ROUGEATRE. †

(Rough legged buzzard.)

Cet oiseau de rapine est commun à la Baie d'Hudson, à l'Île de Terre-Neuve et en Canada. Il se nourrit principalement de canards et les prend au moment où ils s'envolent.

Il a le bec noir, la cire jaune, les plumes de la tête brunes et bordées d'un rougeâtre clair; le dessus du cou, le dos et les couvertures des ailes, de cette teinte, et variés de ferrugineux; le dessous du corps, d'un brun-bai foncé, barré de blanc sur la poitrine, nuancé de cendré sur le ventre, et rayé de brun sur les plumes des jambes et des pieds; les pennes des ailes, de cette dernière couleur: les cinq premières, d'un blanc pur dans les deux tiers de leur longueur; les couvertures supérieures de la queue, blanches et terminées de brun-bai; les pennes, d'un blanc jaunâtre à leur origine, et ensuite brunes; les doigts, d'un jaune verdâtre; les ongles, noirs et très-crochus.

Dimensions, 21½ x 51½.

* No. 30. *Archibuteo lagopus*.—BAIRD.

Buteo lagopus.—AUDUBON.

† No. 27. *Buteo pennsylvanicus*.—BAIRD.

Buteo pennsylvanicus.—AUDUBON.

L'AUTOUR DE SAINT JEAN. *

(Black Hawk.)

Ce bel Autour est assez rare : il est de la grosseur de l'autour ordinaire : Audubon le réunit à l'espèce précédente (*Buteo lagopus*) ; Baird en fait une espèce distincte. Le plumage chez les Faucons varie extraordinairement, d'après l'âge, le sexe des individus et les climats qu'ils habitent.

Dimensions $21\frac{1}{2} \times 51\frac{1}{2}$.

LE BUSARD DES MARAIS. †

(Marsh Hawk.)

Cette espèce fort commune en Canada se tient dans les lieux marécageux, où elle donne la chasse aux reptiles et aux petits oiseaux. Lorsque le froid engourdit les premiers et force les autres de se retirer dans le sud, elle quitte le nord du continent pour chercher sa nourriture dans les pays méridionaux, c'est à cette seule époque qu'on la rencontre aux Florides et aux Grandes Iles Antilles.

Elle a le bec bleuâtre, la cire et l'orbite de l'œil, d'un rouge orangé ; l'iris, couleur de noisette ; deux raies sur les côtés de la tête, l'une blanche et l'autre d'un noir changeant en bleu. La première part de l'angle du bec entoure et s'étend au-delà des yeux ; la seconde naît à la base de la mandibule inférieure passe immédiatement sous l'œil, forme sur les joues une sorte de collerette, et un collier sur le haut de la gorge. La tête, le manteau et la poitrine, sont d'un brun foncé, tacheté de blanc sombre sur le sinuiput ; la queue est rayée de noirâtre en travers ; les couvertures supérieures et le croupion sont

* No. 31. *Archibuteo sancti Johannis*. — BAIRD.

Buteo lagopus. — AUDUBON.

† No. 38. *Circus hudsonius*. — BAIRD.

Circus cyaneus. — AUDUBON.

blancs ; le ventre est d'un jaune rougeâtre ; les pieds sont d'un rouge orangé.

Dimensions : $19\frac{1}{2}$ x 44, chez le mâle ; chez la femelle, $20\frac{1}{2}$ x 46 $\frac{1}{2}$.

LA BUSE BRUNE.*

(Sharp Shinned Hawk.)

Cette Buse a le même genre de vie et le même instinct que celles d'Europe. Elle vole avec une étonnante rapidité, d'où lui vient aussi le nom de *falco velox*. Les pieds et les griffes sont longs et grêles : son œil rouge, sa narine triangulaire et flutée, ainsi que la longueur de sa queue la fait facilement distinguer de l'Épervier des Pigeons dont les yeux sont couleur de noisette, entourés d'une peau jaune et fort large, et les narines petites et circulaires. C'est le Faucon de Stanley en miniature : elle parcourt toute l'Amérique sans être bien nombreuse : elle se nourrit de petits oiseaux qu'elle attrappe avec une rare adresse.

Dimensions : du mâle, $11\frac{1}{2}$ x $20\frac{1}{2}$; de la femelle, 14 x 26.

L'AUTOUR DE STANLEY. †

(Stanley's Hawk.)

L'Autour de Stanley, nommé par Audubon, le faucon de Stanley, visite nos climats pendant la belle saison.

Ailes brunes en dessus, grisâtres et rayées de noir en dessous ; le dessous du corps est jau-

* No. 17. *Accipiter fuscus*.—BAIRD.

Astur fuscus.—AUDUBON.

† No. 15. *Accipiter cooperi*.—BAIRD.

Astur cooperi.—AUDUBON.

nâtre, avec des taches lancéolées brunes; la queue est brunâtre, avec des barres plus foncées, les plumes de la tête sont fauves à leur bord et noirâtres sur leur milieu; la mandibule supérieure est noirâtre, ainsi que les ongles; la ciré, verdâtre; l'iris et les tarses, jaunes. Le vol de cet oiseau est peu élevé, mais rapide, égal et prolongé; il glisse silencieusement en rasant la cime des forêts et se détourne rarement de la droite ligne, si ce n'est pour saisir sa proie et la mettre en sûreté; de temps en temps, mais rarement, et lorsqu'on a tiré sur lui, il s'élève en spirale et décrit cinq ou six tours, puis replonge vers la terre et continue son voyage."

"Un jour, dit Audubon, que j'étais en observation près de la Louisiane, à la fin de l'automne, j'entendis un coq chanter dans le voisinage d'une ferme; le moment d'après, le Faucon de Stanley passa au-dessus de ma tête, et si près que je l'aurais tiré à bout portant, si j'avais été sur mes gardes; presque aussitôt j'entendis le gloussement des poules et le cri de guerre du coq. Je vis alors l'oiseau de proie s'élever sans effort à quelques toises en l'air, puis retomber verticalement comme un plomb. Je m'avançai, et je le trouvai qui avait saisi le corps du coq; le Gallinacé résistait vaillamment, et tous deux se culbutaient, sans que le Rapace fit attention à moi. Curieux de voir l'issue de l'affaire, je restai immobile; et bientôt je m'aperçus que le brave coq était blessé à mort. Je me précipitai vers le meurtrier; mais celui-ci avait fixé sur moi son regard de Faucon, et, se dégageant, il s'éleva tranquillement dans les airs. Je lâchai aussitôt la détente, et il tomba près de sa victime, qui était déjà morte: les griffes avaient déchiré la poitrine et percé le cœur.

Quelques années après, je vis un individu femelle de cette espèce, attaquer une couvée de petits poulets sous les yeux de leur mère; il

venait d'en saisir un et de l'enlever, quand la poule intrépide se précipita sur lui avec furie et, le renversa; le pirate fut tellement étourdi de cette irruption, que j'eus le temps de m'en emparer. Cet autour fait sa proie principale des Gallinacés; il est aussi friand de lièvres. Il suit les bandes de colombes émigrantes, et porte le désordre dans leurs phalanges."

Dimensions, 20 x 36.

L'EPERVIER DES PIGEONS: *

(Pigeon Hawk.)

Le Faucon des Pigeons ou Epervier de Pigeons est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le décrire au long; il se rencontre depuis la Louisiane à la Baie d'Hudson. Son nom spécifique indique la proie qu'il recherche. En effet il accompagne les bandes de tourtes dans leurs migrations; celles-ci, poursuivies par le Faucon, se dispersent; mais le ravisseur en a saisi une dans le trouble de la retraite. Les Troupiales (*), qui se réunissent en bandes comme les tourtes, sont sans cesse décimées par lui: il ne les perd pas de vue, dit l'ornithologiste Vieillot, et se perche sur un arbre, d'où il observe en silence toutes leurs évolutions sans les troubler; mais au moment où elles vont se réfugier dans les roseaux, il s'élance à leur poursuite avec la rapidité de la flèche et s'empare de la victime que son regard a choisie d'avance. Il répand la terreur sur les rivages parmi le gibier de mer, comme dans l'intérieur des terres. Il chasse plusieurs espèces de bécassines, ainsi que la sarcelle aux ailes vertes; mais celle-ci n'est pas toujours prise au dépourvu, et, au moment où le Faucon descend sur elle comme un plomb du haut des

* No. 7. *Falco columbarius*. — BAIRD.

Falco columbarius. — AUDUBON.

(*) Orioles.

airs, elle plonge sous les eaux et échappe à son ennemi. Quand cet oiseau de proie est blessé au vol, il resserre l'aile blessée et descend en tournoyant jusqu'à terre. Si on ne le prend pas, il se sauve en clopinant et disparaît dans les bois; si le chasseur arrive près de lui et essaye de le saisir, il hérissé ses plumes, pousse un cri aigre et s'accule contre un tronc d'arbre ou contre un rocher, en ouvrant ses griffes, dont il menace son vainqueur. Le Falco Temerarius, dit LeMaout, qu'Audubon prenait pour une espèce nouvelle et qu'il nomma le Petit Caporal en l'honneur de Napoléon I, n'est autre que le mâle très-jeune du Falco Columbarius: cet oiseau habite la région tempérée de l'Amérique du Nord; il est fort commun au Mexique et dans l'Amérique Centrale, et "accidental" seulement en Canada.

Dimensions, 10½ x 27.

LE FAUCON DE LA CAROLINE. *

(Sparrow Hawk.)

Le Faucon de la Caroline autrement dit l'Emerrillon de St.-Domingue, est fort commun dans les deux Amériques. Son bec est bleuâtre; la cire et le tour des yeux sont d'un jaune vif, ainsi que les tarses; le dessus du corps est d'un roux vineux, à stries noires transversales; la tête est d'un gris bleuâtre, roux et vineux au sommet: les tectrices des ailes sont cendré bleuâtre, la queue, de dix pouces et demi. " Cette espèce, dit M. Alcide d'Orbigny (*), se rencontre quelquefois dans les lieux éloignés des

* No. 12. Falco sparverius.—BAIRD.
Falco sparverius.—AUDUBON.

[*] Ornithologie de l'Île de Cuba.

habitations, mais bien plus souvent auprès des villages et des villes où elle paraît se plaire. " Nous n'avons que peu à ajouter sur les habitudes de cet oiseau qui paraît peu répandu en Canada.

Dimensions 12.

Ce Faucon, connu dans les campagnes sous le nom d'Emerillon, est le plus petit de tous les oiseaux de proie : il est un peu plus gros qu'un Merle ; il est fort courageux et se nourrit d'Alouettes, de Pluviers, de Bécassines et même de Perdrix et de Pigeons. Sa manœuvre, pour s'emparer des Perdrix et de Pigeons, réussit presque toujours : quand il poursuit une compagnie de ces oiseaux, il commence par isoler de ses compagnons celui qu'il convoite, puis il décrit autour de lui une spirale qu'il ressert de plus en plus, jusqu'au moment où il saisit sa victime, qu'il heurte de sa poitrine assez violemment pour la tuer du coup, quand sa griffe l'a manquée. D'autre fois, c'est en passant rapidement le long des haies qu'il enlève sa proie ; son aspect terrifie les oiseaux cachés dans le feuillage ; et ils se laissent prendre sans chercher à fuir.

" Une des questions, dit Cassin, les plus difficiles à résoudre sur la famille accipitrine, c'est la variété de leur livrée, selon les saisons et l'âge des individus. Il y a encore nombre de particularités à noter sur l'histoire de ces animaux. — Plusieurs espèces, telles que l'Aigle de Washington, l'Autour de Saint Jean sont fort rares aux Etats-Unis (et au Canada). Pendant l'hiver, plusieurs espèces fréquentent les rivages de la mer, d'autres les bords des rivières et des baies — l'apparition de la locomotive et des vapeurs en a fait déguerpir un grand nombre : ces innovations froissent évidemment les idées des Aigles et des Eperviers. De temps à autres on distingue au haut des airs d'immenses bandes d'Eperviers voyageant de compagnie. Ce phénomène a été remarqué par le professeur Baird, le Dr. Hoy, du Wisconsin, et par nous-même,

dit Cassin — ça lieu en automne, au temps où les oiseaux émigrent : mais son objet et son mode nous sont inconnus et font naître d'intéressantes conjectures : ça ne dure que peu de temps, autrement il serait impossible qu'un si grand nombre d'oiseaux de proie trouvaient de la pâture. C'est surtout, ajoute-t-il, dans le nord de l'Amérique Septentrionale (dans le Canada, par exemple ?) que la famille accipitrine a de l'intérêt pour le voyageur et le naturaliste ; c'est là probablement qu'il existe plusieurs espèces inconnues."

Nous ne dirons pas adieu à nos amis les Faucons, sans rappeler à nos lecteurs une des gracieuses fictions des poètes de l'antiquité, où Ceyx, roi de Trachyne, raconte à Pélée l'histoire de son frère Daedalion, métamorphosé en Oiseau de proie. Écoutez Ovide :

" Vous croyez peut-être que cet Oiseau, qui vit
 " de rapine, et répand la terreur parmi les autres
 " habitants de l'air, a toujours porté des plumes ;
 " il fut Homme autrefois, et, sous sa nouvelle
 " forme, il a conservé son âme fière, toujours
 " prête à la guerre et à la violence. Il se nommait
 " Daedalion, et avait pour père, ainsi que moi, le
 " dieu Lucifer, qui appelle l'aurore et sort le der-
 " nier de la voûte céleste. Autant je chéris la paix
 " et les tranquilles plaisirs de la vie conjugale,
 " autant mon frère était avide de combats. Hélas !
 " sa valeur belliqueuse, qui soumit les rois et les
 " nations, n'est plus employée aujourd'hui qu'à
 " poursuivre les timides colombes de la Thessalie.
 " Il avait une fille, la belle Chioné, qui osât se
 " placer au-dessus de Diane, et mépriser la beauté
 " de la déesse. " Tu ne mépriseras pas ma puis-
 " sance, s'écria Diane en courroux. " Elle dit,
 " courbe son arc d'ivoire, et lance une flèche acé-
 " rée qui va percer la langue téméraire de Chioné :
 " celle-ci veut se plaindre ; mais la voix lui man-
 " que avec la parole, et sa vie s'échappe avec son
 " sang. O pitié ! quelle fut ma douleur ! et quel-

“ les consolations ne prodiguais-je pas à mon
“ malheureux frère ! Hélas ! son cœur paternel
“ fut sourd à mes paroles comme les rochers au
“ murmure des vagues, et il ne cessa de gémir sur
“ la mort de sa fille. Mais quand il la vit sur le
“ bûcher qui allait la consumer, quatre fois il vou-
“ lut s’élancer dans les flammes, quatre fois mes
“ mains l’en repoussèrent. Alors, il prend la fuite
“ d’un pied rapide, et tel qu’un taureau qui porte
“ enfoncé dans son col le dard d’un frelon, il se rue
“ loin des chemins frayés. Le désir de la mort
“ accélérant sa course, il nous échappe à tous, par-
“ vient à la cime du Parnasse, et se précipite de la
“ roche la plus élevée, mais Apollon, ému de com-
“ passion, le change en Oiseau, et ses ailes subite-
“ ment déployées le tiennent suspendu dans les airs ;
“ sa bouche devient un bec crochu, ses ongles se
“ recourbent en griffes aigües. Son ancien courage
“ lui reste, et sa vigueur est supérieure à sa stature.
“ Maintenant, devenu Faucon, il est cruel pour
“ tous les autres Oiseaux, et venge ses douleurs par
“ celles qu’il leur fait souffrir.”

LA CHASSE A L'OISEAU.

“ L’art de la Fauconnerie, qui a été rapporté de
l’Orient par les Croisés et que l’invention des armes
à feu a fait tomber en désuétude, n’est rien moins
qu’oublié dans certaines villes de l’Angleterre et de
l’Allemagne. Il y a en Belgique, près de Namur,
un village nommé *Falken-Hauzer*, dont les habitants
ont pour unique industrie l’éducation du Faucon.
Ils vont chercher ces oiseaux dans le Hanovre,
revenant les dresser dans leur village, et les vendent
ensuite dans le nord de l’Europe, à l’aide de cor-

respondances qu'ils y entretiennent avec soin. Lorsqu'ils ont placé un Faucon dressé, ils restent chez l'acheteur jusqu'à ce que le Faucon soit habitué à obéir à la voix de son nouveau maître.

“ Réduire l'animal sauvage à abdiquer l'exercice de sa volonté et à perdre toute confiance en ses propres ressources ; lui faire voir dans l'homme l'arbitre suprême de son repos et de son bien-être ; en un mot, l'assujettir par la crainte et le fixer par l'espérance, tel est le but que se propose le fauconnier ; l'art d'appriivoiser les animaux en général est basé sur les mêmes principes.

“ Il faut d'abord, pour dresser le Faucon, le faire consentir à demeurer immobile à la même place et privé de la lumière du jour ; un supplice de soixante-douze heures suffit pour cela. Pendant tout ce temps, le fauconnier porte continuellement sur le poing l'oiseau armé d'entraves nommées *jets* : ce sont de menues courroies, terminées par des sonnettes, qui servent à lier ses jambes. Dans cette position, on l'empêche soigneusement de dormir, et, s'il se révolte, on lui plonge la tête dans l'eau. Au tourment de l'insomnie est ajouté celui de la faim ; et bientôt l'animal vaincu par l'inanition et la lassitude, se laisse coiffer d'un *chaperon*. Lorsque, étant décoiffé, il saisit la viande qu'on a soin de lui présenter de temps en temps, et qu'ensuite il se laisse docilement remettre le chaperon, on juge qu'il a renoncé à sa liberté et qu'il accepte pour maître celui de qui il tient la nourriture et le sommeil. C'est alors que pour augmenter sa dépendance, on augmente ses besoins : pour cela on stimule artificiellement son appétit en lui nettoyant l'estomac, avec des pelottes de filasse retenues par un fil, qu'en lui fait avaler et qu'on retire ensuite. Cette opération, nommée en terme de vénerie *cure*, produit une faim dévorante, que l'on satisfait après l'avoir excité ; et le bien-être qui en résulte, attache l'oiseau à celui même qui l'a tourmenté.

“ Lorsque cette première leçon (qu'il faut quelque-

fois réitérer) a réussi, on porte l'oiseau sur le gazon dans un jardin : là, on lui enlève son chaperon, et le fauconnier lui présente un morceau de viande : s'il saute de lui-même sur le poing pour s'en repaître, son éducation est déjà fort avancée et l'on s'occupe de lui faire connaître le *leurre*. Le leurre est un morceau de cuir garni d'ailes et de pieds d'oiseau, c'est une effigie de proie sur laquelle est attaché un morceau de viande ; il est destiné à réclamer l'oiseau, c'est-à-dire à le faire revenir, lorsqu'il sera élevé dans les airs. Il est important que le Faucon soit, non seulement accoutumé, mais affriandé à ce leurre, qui doit toujours être la récompense de sa docilité : ainsi, après l'avoir dompté par la faim, on consolide sa servitude par la gourmandise ; mais le leurre ne suffirait pas sans la voix du Fauconnier. Lorsque l'oiseau obéit au réclame dans un jardin, on le porte en pleine campagne, on l'attache à une filière ou ficelle de soixante pieds de longueur, on le découvre, et, en l'appelant à quelques pas de distance, on lui montre le leurre ; s'il fond dessus, on lui donne de la viande ; le lendemain on la lui montre d'un peu plus loin, et quand il fond sur son leurre de toute la longueur de la filière, il est complètement assuré.

“ Alors, pour achever l'éducation du Faucon, il faut lui faire connaître et manier le gibier spécial auquel il est destiné ; on en conserve de privés pour cet usage : cela s'appelle *donner l'escap*. On attache d'abord la victime à un piquet, et on lâche dessus le Faucon, retenu par sa filière. Quand il connaît la vie (s'élance dessus), on le met hors de filière et on le lance sur une proie libre, à laquelle on a préalablement cousu les paupières pour l'empêcher de se défendre. Enfin quand on est bien assuré de son obéissance, on le fait valoir pour bon : c'est-à-dire on le laisse libre.

“ La chasse à l'Oiseau, dont la noblesse d'autrefois faisait ses délices, avait moins souvent pour but de procurer au chasseur une proie comestible, que de

lui offrir un spectacle récréatif : le vol du Faisan, de la Perdrix, du Canard sauvage, était, disait-on, plaisir de gentilhomme ; mais ce qu'on nommait *plaisir de prince*, c'était le vol du Milan, du Héron, de la Corneille et de la Pie, véritable gibier de luxe, sans aucune valeur culinaire. Le vol du Milan était le plus rare de tous. La première difficulté à vaincre était de le faire descendre des hautes régions de l'atmosphère, où le Faucon lui-même n'aurait pu l'atteindre ; pour cela, on prenait un Grand Hibou ou Duc ; on affaiblait ce Duc d'une queue de Renard pour le rendre plus remarquable, et on le laissait ainsi, dans une prairie, voltiger à fleur de terre. Bientôt le Milan, planant dans la nue pour guetter une proie, distinguait de sa vue perçante un objet bizarre, s'agitant sur le sol ; il descendait pour l'examiner de plus près ; aussitôt on lançait sur lui un Faucon qui, dès l'abord s'élevait au-dessus du Milan, pour fondre sur lui verticalement ; alors commençait un combat, ou plutôt des évolutions de l'intérêt le plus varié ; le Milan, fin voilier, fuyait devant le Faucon en s'élevant, s'abaissant, croisant brusquement sa route, et prenant, à angle aigu, les directions les plus imprévues ; le Faucon non moins agile que lui, mais plus courageux, et en outre stimulé par la faim, le poursuivait avec ardeur dans ces mille évolutions : il le saisisait enfin et l'apportait à son maître.

Le vol du Héron et de la Grue était non moins amusant pour le spectateur, et plus dangereux pour le Faucon : l'oiseau poursuivi se laissait plus facilement atteindre, mais il se défendait avec plus de courage, et l'assaillant recevait quelquefois de sa victime des blessures auxquelles il ne survivait pas longtemps. On employait même le Faucon, et surtout le Gersaut, à la chasse du Lièvre ; on faisait d'abord partir celui-ci au moyen d'un limier : puis le Faucon, lancé à l'avance, et volant au-dessus de la plaine, apercevait le Lièvre et tombait sur lui.

* Mais de tous les vols, le plus amusant, le plus

riche en incidents, le plus commode à observer, le plus facile, sinon le plus noble, était le vol de la Corneille : on se servait, comme pour le Milan, d'un Duc, afin de l'attirer, puis on lançait sur elle deux Faucons. L'oiseau poursuivi s'élevait d'abord au plus haut des airs, les Faucons parvenaient bientôt à prendre le dessus ; alors la Corneille, désespérant de leur échapper par le vol, descendait avec une vitesse incroyable, et se jetait entre les branches d'un arbre : les Faucons ne l'y suivaient pas et se contentaient de planer au-dessus. Mais les fauconniers venaient sous l'arbre où s'était réfugiée la Corneille, et, par leurs oris, la forçaient de désert son asile. Elle tentait encore toutes les ressources de la vitesse et de la ruse, mais le plus souvent elle demeurait au pouvoir de ses ennemis.

“ Le vol de la Pie est aussi vif que celui de la Corneille : mais le Faucon n'attaque pas en partant du poing ; ordinairement on le jette à mont parce qu'on attaque la Pie lorsqu'elle est dans un arbre. Souvent elle est prise au moment du passage ; mais quand le Faucon l'a manquée, on a beaucoup de peine à la faire partir de l'arbre qui lui a servi de refuge : sa frayeur est telle, qu'elle se laisse prendre par le chasseur, plutôt que de s'exposer à la terrible descente du Faucon.

“ Lorsqu'il s'agit de la chasse de la Perdrix ou du Canard sauvage, on emploie la même manœuvre. On lance le Faucon dans les airs avant que le gibier soit levé ; et lorsque le Rapace plane, le Fauconnier, aidé d'un chien, fait partir la Perdrix, sur laquelle l'oiseau descend. Pour le Canard, on lance dans les airs jusqu'à trois Faucons, puis on fait lever le Canard : la terreur que lui inspirent les Faucons le fait gagner l'eau—alors des chiens se jettent à la nage pour lui faire reprendre son vol.

“ Ce n'est pas seulement en Europe que l'on cultivait la fauconnerie ; elle florissait dans toute l'antiquité et florit encore aujourd'hui chez les peuples de l'Asie et de l'Afrique Septentrionale. Les Per-

sans et les habitants du Mogol poussent même plus loin que les Européens l'éducation du Faucon : ils le dressent à voler sur toutes sortes de proie, et pour cela ils prennent des Grues et d'autres Oiseaux, qu'ils laissent aller, après leur avoir cousu les yeux : aussitôt ils font voler le Faucon qui les prend fort aisément. Il y a des Faucons pour la chasse du Daim et de la Gazelle qu'ils instruisent, dit Thevenot, d'une manière très-ingénieuse. Ils ont des Gazelles empaillées, sur le nez desquelles ils donnent toujours à manger à ces Faucons et non ailleurs. Après qu'ils les ont ainsi élevés, ils les mènent à la campagne, et lorsqu'ils ont découvert une Gazelle, ils lâchent deux de ces oiseaux, dont l'un va fondre sur le nez de la Gazelle, et s'y cramponne avec ses griffes. La Gazelle s'arrête et se secoue pour s'en délivrer ; l'oiseau bat des ailes pour se tenir accroché, ce qui empêche encore la Gazelle de bien courir, et même de voir devant elle ; enfin, lorsqu'avec bien de la peine elle s'en est défait, l'autre Faucon, qui est en l'air, prend la place de celui qui est en bas, lequel se retire pour succéder à son compagnon lorsqu'il sera tombé ; et de cette sorte, ils retardent tellement la course de la Gazelle, que les chiens ont le temps de l'attraper. Il y a d'autant plus de plaisir à ces chasses que le pays est plat et découvert. Ce même procédé, rapporte un autre voyageur célèbre, s'applique à la chasse au Sanglier. (*)

On emploie en France, le Hobereau ou Epervier, à la chasse des Alouettes et autres gibiers (†) : pour quoi nos amateurs canadiens n'essaièrent-ils pas

(*) La presque totalité de ces détails ont été puisés chez un savant contemporain, auquel nous sommes redevables de plusieurs élégantes traductions et d'extraits des ornithologistes américains.

(†) Le succès des Chinois à s'emparer, au moyen d'Angles-pêcheurs dressés à ce manège du poisson dans la mer, a fort intéressé tous les voyageurs qui en ont été témoins.

d'après la méthode que nous venons d'indiquer, (*) de dresser pour la chasse de la Perdrix, du Canard Sauvage et du petit gibier de mer, le Faucon pélerin, le Gerfaut d'Islande, l'Autour, l'Epervier et l'Emerillon canadiens ? On sait avec quel succès et avec quel éclat le vicomte d'Eglinton, longtemps vice-roi de l'Irlande, a ressuscité, ces années dernières les chasses, les joutes et les tournois du moyen âge. Est-ce que la principale objection à cette tentative serait sa nouveauté en nos climats ? Pourquoi bannir de ce pays, où abonde le gibier, un plaisir attrayant et facile ? Est-ce que la vie de château est disparue de nos bords ? Est-ce que dans chaque paroisse que côtoie notre majestueux fleuve, il n'existe pas au moins un vieux manoir dont le respecté seigneur, pendant la belle saison, va chercher dans les plaisirs de la chasse une distraction aux lettres, à la politique ou à la vie champêtre ?

Le millionnaire de Montréal, Harrison Stevens, qui a, dit-on, offert £20.000 pour fêter dignement le vice-roi présomptif de l'Amérique Britannique, que juillet doit nous amener avec ses zéphirs, aurait-il oublié, dans son programme des "Plaisirs de Prince" qu'il réserve à ce royal visiteur, d'organiser une chasse canadienne où le Daim, le Chevreuil, le Renard et le Faucon canadiens joueraient leur rôle ?

Nous ne pousserons pas plus loin ces détails de vénerie que nos aïeux et surtout nos aïeules eussent lu avec un vif intérêt : le vol au Faucon était en effet la chasse favorite des Dames.

(*) "Le petit faucon du Chili (*cernicula*) par exemple, aime à demeurer chez son maître. Il va tout seul à la chasse, et, fidèle, revient chaque soir rapporter ce qu'il a pris et le manger en famille. Il a besoin d'être loué du père, flatté de la dame, caressé surtout des enfants."

LES OYGNES DU CANADA.

De temps immémorial, le littoral et les îles du St.-Laurent ont été renommées pour l'abondance des oiseaux aquatiques qui les fréquentent et y couvent. Cette remarque, tous les voyageurs, tous les navigateurs, anciens et modernes, l'ont faite. Dès 1632(*) les Pères Jésuites avaient remarqué, à l'entrée du golfe, ces deux rochers que Dieu semble, selon leur expression pittoresque, avoir placés au milieu des ondes comme des "colombiers" pour les oiseaux qui y séjournent, savoir les Îles-aux-Oiseaux; plus tard, ils font également mention d'un nombre d'îles giboyeuses à l'excès, tel que l'Île-aux-Oies (†),

(*) A l'entrée de ce golfe, nous vîmes deux rochers, l'un rond, l'autre carré; "Vous diriez que Dieu les a plantés au milieu des eaux comme deux colombiers pour servir de lieux de retraite aux oiseaux qui s'y retirent en si grande quantité, qu'on marche dessus; et si l'on ne se tient bien ferme, ils s'élèvent en si grande quantité qu'ils renversent les personnes; on en rapporte des chaloupes ou des petits bateaux tous pleins quand le temps permet qu'on les aborde: les Français les ont nommés les îles aux Oiseau." (Relation des Jésuites. Le Père Paul Le jeune.)

Le *Leader* de Toronto du 17 novembre 1860, s'exprime ainsi :

"Captain Strachan and Mr. Kennedy returned last evening from a fortnight's shooting in the St. Clair Marshes, (*Haut-Canada*) where they had excellent sport, bagging to the two guns, two swans, three snipe, five wild geese and 570 ducks, blacks, mallard and grey ducks—weight 1,860 lbs. We are requested to say that the game can be seen to-day between eleven and five o'clock, by gentlemen and sports-men. at one of Captain Strachan's warehouses, opposite the Rossin House, where a person will be in attendance to receive them."

(†) L'Île-aux-Oudres et l'Île-aux-Oies méritent d'être nommées en passant. "La première est souvent remplie d'Elans qui s'y rencontrent. La seconde est peuplée en son temps d'une multitude d'Oies, de Canards, d'Outardes, dont l'île qui est plate et chargée d'herbe comme une prairie en paraît toute couverte. Les

qui certes ne dément pas son nom et qui est peuplée jusqu'à ce jour d'une multitude d'oies, d'outardes, de canards ; tel encore les Ilets de Sorel et les Mille Iles qui fourmillent de gibiers pendant la moitié de l'année, et la batture aux Alouettes.

Il en est encore ainsi dans le bas du fleuve, comme on le verra par l'extrait suivant, où l'on reconnaîtra la plume facile, le talent descriptif et l'esprit observateur de l'Abbé Ferland. " Le Labrador a ses charmes non seulement pour ceux qui y sont nés, mais encore pour ceux qui y ont passé quelques temps. La mer, avec l'abondance de son gibier et la richesse de ses pêcheries, avec ses jours de calme et de tempête, avec ses accidents variés et souvent dramatiques ; la terre, avec la liberté, la solitude et l'espace, avec ses chasses lointaines et aventureuses, offre des avantages et des plaisirs qu'on a peine à abandonner quand on les a une fois goûtés..... Jacques Cartier et les premiers navigateurs parlent avec admiration de la multitude d'oiseaux qu'on y trouvait. Quoique le nombre en soit bien diminué, il en reste assez pour fournir aux besoins des gens du pays, si les déprédations cessent. Les Marmettes, les Mouniacs, les Goëlands, les Perroquets (espèces de Canards), les

" lieux circonvoisins retentissent incessamment des cris de ces
" oiseaux, excepté durant les tremblements de terre qui
" se sont fait sentir cette année (1663) ; car ces oiseaux,
" pour lors, à ce que m'ont assuré quelques chasseurs,
" gardaient un merveilleux silence."—[Idem. Le Père
Hiérosme Lalemand, à Kebec, ce 4 septembre 1663.] Le
vieux chroniqueur a tellement conservé la couleur
locale, qu'il n'y a pas un chasseur, qui, à la lecture de
cet extrait, ne s'imaginât être à la mi-septembre sur la
batture vaseuse de l'Isle-aux-Oies, et entendre dans les
airs le cri et l'aile sifflante du Canard et de l'Outarde.—
[Note de l'auteur.]

Histoire véritable et naturelle de la Nouvelle-France,
page 35.

Charlevoix. Voyage en Amérique.

Pigeon
et à l'
gout
n'en
maug
lan p
Poul
" A
ayan
vé et
toute
baies
arriv
tout
jeun
ailes
peng
adre
Gob
tour
" A
par
coul
aux
fles
cou
ado
tou
fles
bla
duc
par
la
leu
pa
ser
s'i
ge
for
do

Pigeons de mer, sont bons à manger au printemps et à l'automne ; mais durant l'été ils prennent un goût qui ne convient pas à tous les estomacs. Il n'en est pas de même des jeunes oiseaux, qui se mangent pendant tout l'été ; la chair du petit Goëlan pour le goût ressemble beaucoup à celle du Poulet.....

“ La Gros-e-Ile (au Labrador) est un rocher ayant une longueur de quatre ou cinq milles ; élevé et avancé à la mer, on l'aperçoit de loin dans toutes les directions. Ses rochers, ses grèves et ses baies sont riches en gibier. Au moment où nous y arrivons (10 août 1859), des oiseaux s'agitent de toutes parts autour de nous : plusieurs familles de jeunes mouniacs s'enfuient sur l'eau, ayant des ailes encore trop faibles pour voler ; les Goddes, penguins en miniature, et les Cormorans nous adressent des injures du haut de leurs rochers ; des Goëlands, des Corbeaux, des Hibous, des Chonettes tournoient en poussant des cris d'inquiétude.....

“ Au large de la Grosse-Ile sont plusieurs flots, parmi lesquels est un de ceux où les marmettes ont coutume de couvrir. Les marmettes ressemblent aux Canards : elles sont très-nombreuses dans les fles du Labrador. Elles déposent leurs œufs et couvent dans certaines fles isolées, qu'elles ont adoptées de temps immémorial et où elles reviennent tous les ans : on reconnaît d'une grande distance les fles que ces oiseaux fréquentent, par leurs falaises blanches. La couleur que prennent les rochers est due au *guano*, accumulé d'année en année et couche par dessus couche. Les œufs de marmette sont de la grosseur des œufs de Canards, et sont bien meilleurs que ceux des autres oiseaux aquatiques du pays ; ils sont aussi beaucoup plus recherchés. Ils seraient une grande ressource pour les pêcheurs, s'ils n'étaient enlevés annuellement par des étrangers qui en chargent leurs goëlettes. Ces pillards font de gros profits, car ils vendent les œufs dix ou douze piastres le baril, sur les marchés d'Halifax et

des Etats-Unis. C'est avec peine que les habitants de la côte réussissent à en faire pour leur usage une petite provision de trois ou quatre barils par famille. Grâce aux réglemens que vient de faire la Législature Provinciale, il est à espérer que les autorités réussiront à arrêter les déprédations, et à empêcher la destruction du Gibier qui en résulte..... "Entre Blanc Sablon et Brador est l'île aux Perroquets, qui a reçu son nom d'une espèce de Canard à tête de perroquet. L'île est couverte de ces oiseaux ; et à chaque instant on voit quelque volier s'éloignant vers la mer, ou revenant vers l'île. C'est un temps de travail pour eux ; car les petits sont maintenant nombreux, et pour les nourrir il faut que les pères et mères fassent la pêche au Lançon. Le Lançon est un très petit poisson, dont les oiseaux et la morue sont friands. Comme il est maintenant abondant dans la Baie, les Perroquets vivent en épicuriens. Ceux d'entre eux qui n'ont pas de famille à nourrir sont en plein carnaval ; car ils n'ont qu'à flâner et à manger ; et quelques-uns sont si gras, qu'ils ont peine à se lever lorsqu'ils sont poursuivis par le chasseur."

Nous ne pouvons résister à la tentation d'emprunter au savant abbé la description "des espigleries, (comme il les appelle), des ours blancs du Labrador, quelque étranger que cela puisse être à notre sujet. "Il y a quelques années, trois jeunes gens passant ensemble l'hiver, avaient laissé la cabane pour visiter les pièges tendus dans la forêt. En entrant au logis, ils furent étonnés de trouver la porte arrachée et jetée sur la neige. Ils crurent d'abord que quelque farceur de voisin était venu leur jouer un tour pendant leur absence. Dans la cabane tout avait été bouleversé : le poêle et le tuyau étaient renversés ; l'armoire avait été vidée ; la provision de lard avait été gaspillée ; le sac de farine n'y était plus et avec lui avait disparu une tasse de ferblanc, une paire de bottes et un paletot. Ce n'était plus un badinage ordinaire : il y avait

vol avec effraction et il ne restait plus de provisions ; il fallait découvrir le voleur. Tous trois se mettent en quête ; l'on cherche les pistes et l'on reconnaît que deux ours de forte taille avaient causé tout le dégât. Les voleurs avaient décampé, et ne purent être rejoints ; mais ils avaient laissé des preuves du délit. A peu de distance était le sac vide et déchiré ; un peu plus loin gisait la tasse broyée et portant l'empreinte de longues et fortes dents. Quant au paletot et aux bottes, les gaillards, étant probablement en voie de civilisation, avaient cru devoir les emporter. dans l'intérêt des mœurs. " (*)

Ne croirait-on pas lire un de ces beaux passages où l'héroïque et infortuné Dr. Kane décrit les embûches que les ours blancs lui tendaient en 1858, dans le cercle arctique où ils saccagèrent sa cache et son pemmican ?

" Ces sites tout-à-fait solitaires, propres à l'étude et à la méditation, où l'on n'entend d'autres sons que le chant des oiseaux et le bruit de la vague qui vient déferler sur le sable du rivage," ces sites décrits par le missionnaire du christianisme en 1859, c'étaient les mêmes où vingt-cinq ans auparavant avait écrit et médité le missionnaire de la science, l'illustre Audubon, dans ses courses lointaines.

Parmi nos oiseaux aquatiques, le plus remarquable est sans contredit le cygne ; nous ferons, à l'ami de Virgile, les honneurs d'une description détaillée.

LE CYGNE AU BEC ROUGE. *

(American Swan.)

Il y a en Amérique deux espèces de Cygnes (†). La plus belle espèce est le Cygne au bec rouge, ou

(*) Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec.— Mission du Labrador, par l'abbé Ferland, 1859.

(†) Un naturaliste, jadis employé par Audubon, nous informe que sur le lac Erié il existe beaucoup de Cygnes.

* No. 561. *Cygnus Americanus*.—BAIRD.

Cygnus Americanus.—AUDUBON.

Cygne Américain ; assez commun sur les grands lacs du Haut-Canada, il se rencontre de temps à autre dans cette partie-ci de la province. (*) Le Cygne est un excellent nageur. Sa nourriture ordinaire consiste en graines, feuilles et racines, et en grenouilles, mollusques, sangsues et insectes aquatiques : il mange aussi des petits poissons. Il est monogame. Le Cygne Américain a le bec rouge bordé de noir ; son plumage est d'un blanc de neige. " Son long col onduleux, type souverain de grâce, s'arrondit en une courbe serpentine plus souple, plus caressante encore que celle de l'encolure de l'étalon arabe. Son bec réunit toutes les conditions de l'élégance, de la dextérité et de la force." C'est cette espèce que l'on apprivoise pour orner les bassins, les fontaines. Elle vole très haut et très vite, et se sert de ses ailes comme d'une arme offensive puissante. Ses mœurs sont douces et paisibles. Dans les régions tempérées, la ponte a lieu en avril ; la femelle fait un grand nid avec des tiges de joncs et de roseaux ; elle le garnit de plumes et de duvet, et y pond six à huit œufs d'un

[*] Le vieux Gouverneur Boucher parle des Cygnes Canadiens en 1663, comme d'oiseaux que l'on tuait journellement : les temps sont changés !!!

" Il fut un temps, où les eaux de la Seine, au-dessous de Paris, étaient couverts d'une si grande quantité de Cygnes qu'une île de ces parages en avait pris son nom. Aujourd'hui encore, presque tous les fossés de nos citadelles du Nord sont gardés par des Cygnes ; on y voit aussi des canons et des soldats de la ligne, mais j'aimerais mieux les Cygnes tout seuls, les Cygnes étant les meilleurs gardiens de forteresses et de propriétés que je connaisse. J'ai toujours été tenté de leur attribuer le salut du Capitole.

La Grèce a chanté le Cygne comme elle a chanté le Rossignol, la Colombe, l'Hirondelle et toutes les créations gracieuses. Elle peuplait de blancs palmipèdes toutes les eaux de ses fleuves, notamment celle de l'Eurotas, la noire favori de Leda. Leda fut mère de la blanche Hécube au col de Cygne."—Toussenel.

blanc verdâtre ; elle les couve seule pendant cinq semaines ; mais si le mâle ne partage pas l'incubation, il veille près de sa compagne pour écarter et pour poursuivre tout étranger qui voudrait s'approcher. Il a tant de force dans son aile qu'un coup bien appliqué peut casser la jambe à un homme. Il nous est possible de faire main basse sur les riantes fictions inventées par les poètes à propos de la voix mélodieuse du Cygne Mourant ; mais comme la vérité est préférable même à la poésie, nous devons à nous-même et aux faits de protester contre ses charmantes créations poétiques.

Buffon a écrit sur le Cygne un magnifique chapitre. Nous en citerons les deux principaux passages qui suffiront au lecteur pour porter un jugement exact sur les qualités et les défauts de ce brillant génie. Écrivain sans égal, dit LeMaouli, quand il décrit ce qu'il a observé, il n'est qu'un poète élégant toutes les fois qu'il prête aux animaux des sentiments et des mœurs imaginaires. (*) " Dans toute société, dit Buffon, soit des animaux, soit des hommes, la violence fait les tyrans, la douce autorité fait les rois. Le Lion et le Tigre sur la terre, l'Aigle et le Vautour dans les airs, ne règnent que par la guerre, ne dominent que par l'abus de la force et par la cruauté ; au lieu que le Cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix : la grandeur, la majesté, la douceur, avec des puissances, du courage, des forces et la volonté de n'en pas abuser, et de ne les employer que pour la défense. Il sait combattre et vaincre sans jamais attaquer ; roi paisible des *Oiseaux d'eau*, il brave les tyrans de l'air, il attend l'Aigle, sans le provoquer, sans le craindre ; il repousse ses assauts, en opposant à ses armes la résistance de ses plumes et

(*) Il y a en Australie des Cygnes noirs ; le banquier anglais Gurney, tristement célèbre par ses chagrins domestiques, a réussi l'année dernière à acclimater en Angleterre ces rares oiseaux. — (Note de l'Auteur)

les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'épée, et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi : tous les Oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature ; il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des Oiseaux aquatiques, qui toutes semblent se ranger sous sa loi ; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde et ne veut que calme et liberté."

Voilà, certes, s'écrie Le Moine, le portrait d'un roi *constitutionnel*, dans toute la beauté du mot ; mais on ne peut s'empêcher de penser que Buffon en écrivant cette utopie politique, avait perdu de vue le Cygne, dont il se faisait l'historien. L'aigle pourrait à la rigueur être nommé le tyran de l'air, puisque tous les oiseaux sont exposés à sa voracité ; mais le Cygne n'est nullement le roi *des oiseaux d'eau*, puisque le moindre d'entre eux peut le braver impunément. En quoi l'Aigle et le Tigre abusent-ils de leurs forces ? Il leur faut une proie vivante, et ils s'en emparent à l'aide des moyens que la nature leur a donnés. Le Cygne est carnivore autant qu'herbivore, et il obéit à son instinct sans remords comme sans crimes. Si même on tient compte de la quantité de victimes, le Cygne est beaucoup plus féroce que le Tigre, car celui-ci dévore beaucoup moins de Gazelles que l'oiseau n'avale de petits animaux. Mais laissons toutes ces fictions, que la raison ne peut supporter un instant, et hâtons nous d'admirer la poésie appuyée sur la vérité.

"A la noble aisance, à la facilité, à la liberté de ses mouvements sur l'eau, on doit le reconnaître non seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé et sa poitrine relevée et arrondie semblent, en effet, figurer la proue d'un navire fendant l'onde ;

son large estomac représente la carène ; son corps, penché en avant pour cingler, se redresse à l'arrière, et se relève en poupe ; sa queue est un vrai gouvernail, ses pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes demi ouvertes au vent et doucement enflées, sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois."

Nous écrivions récemment (*) : " Un bien beau Cygne fut tué à l'Ile aux Grues vers 1825. Le seigneur de l'Ile, D. McPherson, écr., en fit don au Gouverneur de cette province ; le bel étranger avait au-delà de six pieds d'envergure (†)." Aucun individu, que nous sachions, n'a été pris ces années dernières dans les environs de Québec.

Longueur totale 68 pouces.

LE CYGNE AU BEC NOIR. *

[Trumpeter Swan.]

L'autre espèce se distingue de son congénère entre autres choses par sa voix sonore et éclatante comme le son d'un instrument de cuivre : d'où lui vient son nom : il est fort commun sur le Mississippi, le Missouri, l'Ohio, dans le Texas et dans les pays du Nord.

Dimensions 53 x 84.

Les deux espèces hivernent dans la partie tempérée des Etats-Unis. Châteaubriand (†) a une riante description du Cygne, qui d'après lui est quelquefois sédentaire en Europe. " Parmi ces

[*] Canadian Naturalist, & Geologist, — publié à Montréal en décembre 1859. " Land and sea birds observed round Quebec by J. M. LeMoine.

[†] Ce fut Pierre Chasseur qui lui décerna les honneurs posthumes de l'empaillage.

(†) Génie du Christianisme.

* No. 581. *Cygnus Buccinator*. — Baird.

Cygnus Buccinator. — Audubon.

passagers de l'aiglon, il s'en trouvent qui s'habituent à nos mœurs, et refusent de retourner dans leur patrie : les uns, comme les compagnons d'Ulysse, sont captivés par la douceur de quelques fruits ; les autres, comme les déserteurs du vaisseau de Cook, sont séduits par des enchantement qui les retiennent dans leurs fies. Mais la plupart nous quittent après un séjour de quelques mois : ils s'attachent aux vents et aux tempêtes qui ternissent l'éclat des flots, et leur livrent la proie qui leur échapperaient dans des eaux transparentes ; ils n'aiment que les retraites ignorées, et font le tour de la terre par un cercle de solitudes. Ce n'est pas toujours en troupes que ces oiseaux visitent nos demeures. Quelquefois deux beaux étrangers, aussi blancs que la neige arrivent avec les frimas : ils descendent au milieu des bruyères, dans un découvert, dont on ne peut approcher, sans être aperçu ; après quelques heures de repos ils remontent sur les nuages. Vous courez à l'endroit d'où ils sont partis et vous n'y trouvez que quelques plumes, seule marque de leur passage, que le vent a déjà dispersées ; heureux le favori des muses qui, comme le Cygne, a quitté la terre sans y laisser d'autres débris et d'autres souvenirs que quelques plumes de ses ailes."

OIES, CANARDS, ETC. *

L'OUTARDE.

(Canada Goose.)

Les auteurs Européens ont honoré cet oiseau du nom flatteur de Cygne Canadien ; il arrive sur nos

(*) "Les Outardes arrivent du midy, qui sont grosses
"cannes au double des nôtres, et font volontiers leur
"nid aux Isles. Deux œufs d'Outarde en valent aisément
"cinq de Poules."—Relations des Jésuites—1611.

No. 567 *Bernicia Canadensis*.—BAIRD.

Anser Canadensis.—AUDUBON.

grèves vers le premier avril ; il y séjourne à peu près un mois et demi et repart pour aller couver dans les fies du bas du fleuve, du lac St. Jean et à la Baie d'Hudson.

Rien n'égale la vigilance et le courage du mâle pendant la période de l'incubation : il se tient debout la tête levée, près du nid, qui est placé sur la terre, entouré de roseaux et formé de joncs et d'arbres secs ; il promène ses regards attentifs sur tous les environs, et prête l'oreille au moindre bruit. Le Renard a beau se traîner entre les herbes, il est aperçu, battu et mis en fuite. Audubon observa trois années de suite les allures d'un de ces *jares*, qui avait son nid près d'un lac, situé à peu de distance de la Rivière-Verte. "Toutes les fois, dit-il, que je venais visiter le nid de l'oiseau, celui-ci me voyait approcher avec un air d'indignation, se dressait de toute sa hauteur pour me regarder et semblait me toiser de la tête aux pieds ; puis, quand je n'étais plus qu'à quelques pas de distance, il secouait violemment la tête, et, s'élançant dans l'air, il se précipitait vers moi. Par deux fois différentes, il m'a atteint de son aile le bras droit, que j'avais machinalement comme pour l'écarter, et avec une telle violence que je craignis un moment d'avoir le bras cassé. Après cette vigoureuse démonstration, il revenait aussitôt vers le nid, et passait affectueusement sa tête et son cou autour du corps de la femelle, puis reprenait, en me regardant, son attitude menaçante."

C'est vers le 1er avril que le chasseur canadien prépare son canot, ses truffes "appelants," (*) son infatigable "terre-neuve" et son fusil de chasse ; puis, dans son frêle esquif, il cotoie silencieusement les fies vaseuses de Sorel, les grèves de la batture aux loup-marins, vis-à-vis St. Jean Port Joly, ou bien à pied, il va se choisir une cache propice sur

(*) "Appelants." (ou *plans* comme dit le vulgaire) se dit des Outardes apprivoisées dont on se sert pour leurrer les Outardes sauvages.

les battures des îles-aux-Grues, aux Oies, de St-Joachim, de Grondines, de Kamouraska et autres localités également giboyennes ; sa bêche lui a bientôt creusé un trou profond, où il se blottit après avoir attaché près de lui ses appelants. Les outardes sauvages entendant le cri de deux camarades, s'abattent sans défiance près d'elles et reçoivent le coup fatal. Tombent-elles dans le fleuve, le terre-neuve s'élance à leur poursuite et les repêche ? Pendant l'équinoxe de septembre, l'extrémité nord de la Pointe-aux-Pères est considérée un excellent poste où le disciple de St. Hubert se cache et attend que le vent du nord rejette à terre outardes, canards, bernasches. Quand l'oiseau découvre son ennemi, il est trop tard pour fuir ; il tombe percé au cœur et le terre-neuve va le happer au sein de l'onde. Il est une particularité intéressante sur le compte des outardes que nous devons mentionner. Plus d'une fois, à l'approche des frimas, les paisibles cultivateurs de l'Île-aux-Grues ont remarqué une augmentation notable dans leurs bandes d'outardes apprivoisées ; ce sont des outardes sauvages qui se mêlent à elles et qui les accompagnent dans les granges où elles sont parquées. Dès que cela a lieu, le propriétaire a soin de renfermer ensemble pour le reste de l'automne ses propres outardes et les étrangères, et au printemps suivant, il est difficile de distinguer les outardes sauvages de celles qui sont apprivoisées : ce fait s'est reproduit nombre de fois à notre connaissance.

Les outardes reviennent du nord en septembre avec leurs jeunes que l'on nomme *pirons* ; elles fréquentent, pendant une couple de mois, leurs anciennes retraites, puis, vers le premier novembre elles dirigent leur vol *triangulaire* vers le sud, et hivernent au Mexique, au Texas et en Pennsylvanie. Pendant la marche, un jars robuste forme la pointe du triangle et fend l'air pour le reste du vol ; lorsqu'il est fatigué, un autre jars lui succède : telle est leur méthode de migration.

Dimensions 43 x 65.

WILD WHITE GOOSE.

(L'Oie Sauvage.)

L'Oie Sauvage est moins répandue que l'Outarde. — Chaque année, en septembre, on peut voir alte nativement sur cette vaste batture, qui découvre à mi-marée, appelées la Dune, en arrière de l'Isle aux-Grues, et sur les battures de St.-Joachim, comté de Montmorency, une bande d'Oies Sauvages et d'Outardes au nombre d'à peu-près 3,000 — leurs cancons, leur babil s'entend à une demi-lieue.

Nous sommes portés à croire que cette espèce couve encore plus au nord que les Outardes. L'Oie Sauvage, d'un gris cendré mêlé de blanc, est supérieure en volume à l'Outarde, dont la chair est plus recherchée; les jeunes se nomment aussi Pirois et sont préférables, comme nourriture, aux vieux.

L'Oie Sauvage est beaucoup plus difficile à tuer que l'Outarde moins farouche qu'elle. Pendant que les Outardes et les Oies Sauvages cherchent leur nourriture sur les grèves, une sentinelle vigilante appostée sur une hauteur sonne l'alarme à la première apparence du danger et la bande entière s'enfuit immédiatement. L'Oie Sauvage émigre également, en automne, vers le sud des Etats-Unis.

Dimensions du mâle 314 x 62.

“ femelle 26 x 55.

CANARDS, SARCELLES.

“ On voit dans ce pays ” (la Nouvelle-France), écrivait Charlevoix en 1721, “ une quantité prodigieuse de Canards, et j'en ai oui compter jusqu'à vingt-deux espèces différentes. Les plus beaux,

* No. 565. Anser hyperboreus. — BAIRD.
Anser hyperboreus — AUDUBON.

"et ceux dont la chair est plus délicate, sont les
"Canards branchus : on les appelle ainsi parce
"qu'ils perchent sur les branches des arbres.
"Leur plumage est extrêmement varié et fort bril-
"lant." Le *Hand Book* de Toronto, compilé en
1855, porte jusqu'à trente le nombre des espèces
qui fréquentent les environs de cette ville. Le
plus court pour nous, avec les minces matériaux à
notre disposition, c'est d'avouer sans réserve l'im-
possibilité où nous sommes de rendre justice à cette
innombrable tribu des palmipèdes qui, chaque
année, en avril et en septembre, s'abat sur nos
rivages—la providence des pauvres non moins que
le plat favori des épicuriens. Les lois qui régissent
les migrations des Oiseaux aquatiques ont, de tout
temps, excité à un haut degré la curiosité des natu-
ralistes et des philosophes. Au risque de mêler la
poésie à la vérité, nous reproduirons ici les éloquentes
paroles du chantre du Christianisme :

"Les Oies, les Sarcelles, les Canards," dit Châ-
teaubriand (*), "étant de race domestique, habitent
partout où il peut y avoir des hommes. Les navi-
gateurs ont trouvé des bataillons innombrables
de ces Oiseaux jusque sous le pôle antarctique.
Nous en avons rencontré nous-même des milliers
depuis le golfe Saint-Laurent jusqu'à la pointe de
l'isthme de la Floride. Les Oiseaux de mer ont
des lieux de rendez-vous, où ils semblent délibérer,
en commun, des affaires de leur république.
C'est ordinairement un écueil au milieu des flots.
Nous allions souvent nous asseoir, dans l'île Saint-
Pierre, à l'entrée du golfe Saint-Laurent, sur la
côte opposée à une petite île, que les habitants ont
appelé le *Colombier*, parce qu'elle en a la forme et
qu'on y vient chercher des œufs au printemps. La
multitude des Oiseaux rassemblés sur ce rocher
était si grande, que souvent nous distinguions leurs
oris pendant le mugissement des tempêtes. Ces

(*) Génie du Christianisme.

Oiseaux avaient des voix extraordinaires, comme celles qui sortaient des mers ; si l'Océan a sa Flore, il a aussi sa Philomèle : lorsqu'au coucher du soleil le courlis siffle sur la pointe d'un rocher, et que le bruit des vagues l'accompagne, c'est une des harmonies les plus plaintives que l'on puisse entendre : jamais l'époux de Céix n'a rempli de tant de douleurs les rivages témoins de ses infortunes. Une parfaite intelligence régnait dans la république du Colomblor. Aussitôt qu'un citoyen était né, sa mère le précipitait dans les vagues, comme ces peuples barbares qui plongeaient leurs enfants dans les fleuves, pour les endurcir contre les fatigues de la vie. Des courriers portaient sans cesse de cette Tyr, avec des gardes nombreuses qui, par ordre de la Providence, se dispersaient sur les mers pour secourir les vaisseaux ; les uns se placent à quarante ou cinquante lieues d'une terre inconnue et deviennent un indice certain pour le pilote qui les découvre flottant sur l'onde comme les bouées d'une ancre ; d'autres se cantonnent sur un rescif, et, sentinelles vigilantes, élèvent pendant la nuit une voix lugubre, pour écarter les navigateurs ; d'autres encore, par la blancheur de leur plumage, sont de véritables phares sur la noirceur des rochers.

LISTE DES CANARDS

Qui se rencontrent dans le voisinage de Toronto, d'après le "Hand Book" publié en 1855. ()*

- 1 Anas Boschas.....Mallard.
- 2 " Obscura Dusky Duck.
- 3 " Strepera Gadwall.
- 4 " Americana American Widgeon.
- 5 " Acuta..... Pintail Duck.
- 6 " Carolinensis..... Americ. Green Winged Teal.
- 7 " Discors Blue Winged Teal.
- 8 " Olypeata Shoveller Duck.
- 9 Fuligula Valisneria..... Canvas-back Duck.

(*) 1. Canard de France.

- 10 " Fernia Red headed "
- 11 " Marila American Scaup Duck.
- 12 " Mariloides Lake Duck.
- 13 " Rubida Ruddy "
- 14 " Labradori Pied "
- 15 " Fusca Velvet "
- 16 " Perspicillata Surf "
- 17 " Americana American Scoter.
- 18 " Molissima Eider Duck.
- 19 " Spectabilis King "
- 20 " Clangula Golden Eye Duck.
- 21 " Albeola Buffel headed "
- 22 " Histrionica Harlequin "
- 23 " Glacialis Long tailed "
- 24 " Collaris Tufted "
- 25 Mergus Merganser Goosander.
- 26 " Serrator Red breasted Merganser.
- 27 " Cucullatus Hooded "
- 28 " Albellus White "
- 29 Colymbus Glacialis Loon "
- 30 " Septentrionalis Red throated Diver.
2. " " gris, et Gibier noir—deux espèces, dit-on.
6. Sarcelle aux ailes vertes.
7. " " " bleues.
8. Canard spatule.
9. Cette espèce, commune dans les environs de New-York, ne se rencontre pas, que nous sachions, dans le Bas-Canada.—Les Lucullus des Etats-Unis les paient jusqu'à \$8 le couple.
10. Canard de mer à large bec.
18. Le Canard Eider fréquente le Labrador et l'extrême nord.
20. Canard aux yeux dorés.
21. Marionette.
22. Canard à collier.
23. Canard à longue queue.
25. Harle.
26. Betsy [?].
29. Huard.
30. Cou rouge [?].

Voilà une nomenclature qui offre aux chasseurs matière à réflexion : il est néanmoins permis de douter de son exactitude.

Les espèces les plus communes pour nous sont le Canard ordinaire, le Canard noir et le Canard gris. Les meilleurs postes de chasse pour ces oiseaux, sont les battures couvertes de joncs

des Iles-aux-Grues, (*) aux Oies, de St. Joachim, de l'Île d'Orléans, de Kamouraska, de Rimouski, de Sorel, la batture de Mille Vaches, la batture aux Loups-Marins, des Grondines, la rivière Jupiter sur l'Île d'Anticosti, la Baie de Quinté, les affluents de l'Outaouais, et un grand nombre de lacs du Haut-Canada. Nous tenons de source certaine qu'autrefois ces oiseaux couvaient en grand nombre sur les Iles-aux-Grues et aux Oies, et les îlets de Sorel, où l'on s'emparait des jeunes au moyen de chiens qui allaient les saisir au milieu des joncs et des roseaux avant qu'ils pussent voler; ceci a lieu encore actuellement.

Un mot en passant des principales espèces que nous avons.

LE CANARD ORDINAIRE. *

(Mallard.)

Le Canard ordinaire que les chasseurs nomment Canard de France, a la tête et la croupe ornées d'un beau vert changeant, et les quatre plumes du milieu de la queue sont recourbées en demi-cercle. Cette espèce est la souche de toutes nos races domestiques; elle habite le nord des deux continents. Ces Canards nichent quelquefois sur une touffe de joncs dans les marais. La ponte est de huit à quatorze œufs d'un gris verdâtre très clair, plus petits et plus colorés que ceux du Canard domestique; avant l'éclosion des œufs, le mâle se tient près du nid et le défend contre les autres Canards. Les Canards que l'on élève en domesticité et qui proviennent d'œufs sauvages trouvés dans les roseaux sont farouches comme leur parents, et cherchent sans

(*) Une personne de l'Île aux Grues a réussi cette année même à s'emparer de quatorze jeunes, au moyen d'un chien qui les saisissait parmi les joncs.

* No. 576, Anas boschas.—BAYL.

Anas boschas.—AUDUBON.

cessa à reprendre leur liberté ; mais lorsque la captivité s'est perpétuée pendant plusieurs générations, l'instinct s'efface, l'animal devient familier. Aucun oiseau de basse-cour, l'Oie exceptée, n'est plus facile à nourrir : (*) il ne faut lui donner que de

(*) " On dit bête comme une oie, et l'on a très-grand tort ; l'oie n'est pas aussi bête qu'elle en a l'air ; elle est même l'emblème du paysan rusé. On ne dit pas bête comme un canard, et l'on a parfaitement raison ; car le canard est un animal plein de ressources et de malices, et qui cache parfaitement son jeu lorsqu'il a intérêt à le cacher. Je l'ai vu nicher sur les chênes quand il trouvait à sa convenance un bon nid de corbeau qui lui épargnait la peine d'en construire un de son propre bec ; et dans ce cas, il n'est aucunement embarrassé de mener ses petits à la mare ou à la rivière : la mère les prend délicatement par la peau du cou et les transporte à l'eau l'un après l'autre. On sait que dans cette espèce, c'est la femelle qui porte les culottes, et que le mâle se contente de jouer le rôle du mari ensorcelé. Le mariage, du reste, est un contrat qui n'engage aucun des contractants.....

Le canard est un goinfre de la famille du porc ; il a un appétit qui lui sert de chronomètre et lui faire dire à la minute près les grandes heures du jour, c'est-à-dire les heures où l'on dîne. La montre du renard lui-même, qui est excessivement soigneux de ces détails, retarde presque toujours sur celle du canard, et l'oiseau est bête à en revendre au quadrupède en matière d'imposture.

On sait qu'un blaireau ou qu'un renard qu'on tire vivant du terrier fait volontiers le mort pour qu'on ne l'achève pas, et réussit parfois, au moyen de ce mensonge, à tromper le chasseur novice. On n'est pas sans avoir entendu parler un non plus du procédé suprême qu'emploient les chasseurs d'ours qui ont manqué leur coup, et qui consiste à jouer aussi le personnage de cadavre et à se laisser retourner sans mot dire par la bête. Ces ruses, qui le croirait, sont familières au canard cauteleux, comme il sera prouvé par l'histoire qui suit :

Un monsieur avait un furet qui s'ennuyait d'être seul ; il lui apportait un jeune canard pour lui tenir compagnie. La bête scélérate s'avance aussitôt vers l'étranger pour lui souhaiter la bienvenue d'usage en lui ouvrant la jugulaire d'un coup de dent, d'après la méthode mustélie. La pauvre volatile, que ce début chagrine, essaye d'éviter l'accolade et fuit d'abord dans toutes les direc-

l'eau et un gîte : il sait se procurer le reste, il ne compte rien à son maître.

LE CANARD BRANCHU.

(Summer or King Duck.)

Le Canard Huppé ou Branchu, voilà le roi de l'espèce : sa tête est surmontée d'une huppe,

tions ; puis s'apercevant que toute tentative d'évasion est inutile, elle change de batterie, s'arrête tout à coup, feint de subir une attaque d'apoplexie foudroyante, et s'étend tout de son long sur le carreau comme une masse inerte. Le furet s'approche de la défunte, la flaire dans tous les sens, constate le décès et, dédaigneux de la chair, se couche auprès et se rendort avec la stœique insouciance particulière à son espèce. A peine a-t-il fermé les yeux que la morte ressuscite et relève la tête pour juger de la situation : mais le mouvement qu'elle a fait a suffi pour troubler le sommeil léger de son argus, à qui l'aspect de cette tête dressée rend l'espoir d'une saignée copieuse, idée fixe des furets. Il est sur son sujet d'un bond, et se met en devoir de pratiquer l'opération. Désappointement nouveau, désillusion cruelle ; la tête s'est détendue machinalement et s'est roidie en retombant lourdement sur le sol, preuve que l'apoplexie n'était pas simulée et que le col ne s'était redressé que sous l'effort d'une convulsion dernière. Et le praticien trop expert de regagner sa paillasse pour reprendre son somme. Ce que voyant, le propriétaire, qui observait le débat par le trou de la serrure, entre-bâilla la porte pour abrégier l'expérience, et le canard, profitant aussitôt de la voie de salut qui lui était offerte, s'esquiva vivement, abandonnant le furet mystifié à ses réflexions amères.

Or, voici en deux mots l'explication du mystère : les furets comme les fouines sont des hêtes qui n'aiment que le sang, et qui savent par l'expérience que ce liquide ne ne coule pas de la saignée après la mort. Voilà pourquoi elles méprisent souverainement le cadavre, et pourquoi, dans l'espèce, notre canard fut sauvé.... Maintenant qui avait pu révéler à l'innocente volatile, dans un âge aussi tendre, les mystères les plus profonds de l'organisme et le secret des secrets du furet ?—TOUSSENEL.

* No. 587. Aix sponsa.—BAIRD.

Anas sponsa.—AUDUBON.

sa gorge est blanche, son aile porte un miroir (speculum) vert chatoyant terminé de blanc. Son plumage en entier est brillant. Il se perche sur les arbres. Il se rencontre depuis la Floride au lac Ontario, dans toutes les localités du Canada. Il est assez commun dans les environs de Sorel, où il couve, il niche également à Sté. Famille, Ile d'Orléans; il recherche les rives ombragées des ruisseaux solitaires où un arbre creux suspendu au-dessus du cours de l'onde recevra son nid et sa couvée. Ses œufs sont d'un blanc jaunâtre et polis comme l'ivoire. "J'en ai compté jusqu'à treize, dit Wilson, dans un nid placé dans le creux d'un vieux chêne dont la cime avait été enlevée par la tempête; l'arbre croissait sur le penchant de la rive, près de l'eau: il avait été le berceau d'au moins quatre générations de Canards pendant quatre années successives, d'après le témoignage d'une personne qui résidait à quelques pas de l'arbre. Cet individu m'informa que le printemps précédent, il avait lui-même vu la femelle, transporter dans son bec treize jeunes en moins de dix minutes, du nid au bas de l'arbre, d'où elle les conduisait à la rivière. Sous ce même arbre, une goëlette était à l'ancre et malgré le bruit et les mouvements de l'équipage, les Canards continuèrent de nourrir leurs jeunes, comme si rien n'était. Le mâle se tenait d'ordinaire en sentinelle, sur une branche voisine, pendant que sa compagne se livrait toute entière, à l'incubation. Une oie domestique avait élu domicile dans les racines du même arbre pour y déposer ses œufs. Les Aborigènes de l'Amérique avaient coutume d'emprunter au Canard Branchu, ses plumes brillantes pour orner le calumet de la paix. Ce Canard est facile à apprivoiser."

Dimensions, 20½ x 28.

LE CANARD EIDER. *

(Eider Duck.)

Il habite l'extrême nord du Canada, le cercle arctique et les mers glaciales du pôle, où il niche au milieu des rochers baignés par la mer. " Les Eider tiennent la mer de long du jour et reviennent à terre vers le soir. Le nid est composé du duvet de l'oiseau et du varech. La femelle se charge seule de l'incubation : le mâle veille dans le voisinage du nid. Le duvet de l'Eider est fort précieux. Lorsque l'on enlève une première fois ce duvet ou *edredon*, du nid où il recouvre les œufs, la femelle se déplume une seconde fois pour en recouvrir son nid, dans lequel elle fait une deuxième ponte ; si l'on dépouille le nid une troisième fois, une troisième ponte a lieu, mais c'est alors le mâle qui fournit le duvet. Il faut respecter cette dernière couvée, sans quoi la place serait désertée pour toujours. " Ce Canard se rencontre au Ladrador et à Terre-Neuve où il couve.

En juin, juillet et août, les Canards disparaissent presque de nos grèves : mais en septembre, ils y reviennent par milliers. Le mode de la migration des Canards en France, d'après Chateaubriand, est assez applicable à nos contrées, moins pourtant les "manoirs gothiques," car nos manoirs en Canada datent comme l'on sait, de *quelques années plus tard* le moyen âge.

Le chanteur de Cymodocée, vient de mentionner l'hirondelle, cette fille de rois, comme il l'appelle, qui passe l'été aux ruines de Versailles et l'hiver à celle de Thèbes :

" A peine a-t-elle disparue, dit-il, qu'on voit s'avancer sur les vents du nord une colonie qui vient remplacer les voyageurs du midi, afin qu'il ne reste aucun vide dans nos campagnes. Par un temps grisâtre d'automne, lorsque la bise souffle sur les

* No. 606. *Somateria mollissima*—BAIRD.
Fuligula mollissima—AUDUBON.

champs, que les bois perdent leurs dernières feuilles une troupe de canards sauvages, tous rangés à la file, traversent en silence un ciel mélancolique. S'ils aperçoivent du haut des airs quelque manoir gothique environné d'étangs et de forêts, c'est là qu'ils se préparent à descendre : ils attendent la nuit et font des évolutions au-dessus des bois. Aussitôt que la vapeur du soir enveloppe la vallée, le cou tendu et l'aile sifflante, ils s'abattent tout à coup sur les eaux, qui retentissent. Un cri général suivi d'un profond silence, s'élève dans les marais. Guidés par une petite lumière, qui peut être brille à l'étroite fenêtre d'une tour, les voyageurs s'approchent des murs à la faveur des roseaux et des ombres. Là, battant des ailes et poussant des cris par intervalles, au milieu du murmure des vents et des pluies, ils saluent l'habitation de l'homme." (*)

Dimensions 25 x 42.

SARCELLES.

(Teal.)

Deux ou trois espèces de sarcelles visitent nos latitudes le printemps et l'automne. Les plus remarquables sont les sarcelles aux ailes vertes (†) et les sarcelles aux ailes bleues. (‡) Leur taille est de beaucoup moindre que celles du canard, mais comme comestible, leur chair est préférée. Elles fréquentent les mêmes sites que ces derniers et affectionnent quelque ruisseau retiré où elles prennent librement leurs ébats.

Dimensions de la Sarcelle aux ailes vertes, 14½ x 24.

Dimensions de la Sarcelle aux ailes bleues, 16 x 21½.

(*) Génie du Christianisme.

(†) No. 579. *Nettion carolinensis*.—BAIRD.
Anas carolinensis.—AUDUBON.

(‡) No. 580.—*Nettion crecca*.—BAIRD.
Anas discors.—AUDUBON.

“ Nous vîmes un jour aux Açores, dit Chateaubriand, une compagnie de sarcelles bleues que la lassitude contraignit de s'abattre sur un figuier. Cet arbre n'avait point de feuilles, mais il portait des fruits rouges enchaînés deux à deux comme des cristaux. Quant il fut couvert de cette nuée d'oiseaux qui laissaient pendre leur ailes fatiguées, il offrit un spectacle singulier : les fruits paraissaient d'une pourpre éclatante sur les rameaux ombragés, tandis que l'arbre par un prodige, semblait avoir poussé tout à coup un feuillage d'azur.”

Quant aux Plongeurs, Harles et Huards, ils sont peu communs—leur chair n'est pas recherchée. Ils couvent dans les îles du Nord du continent.

ADDENDA.

**MOEURS DU GRAND DUC D'APRES
TOUSSENEL.**

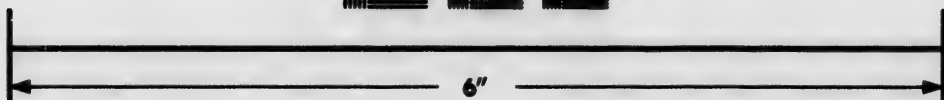
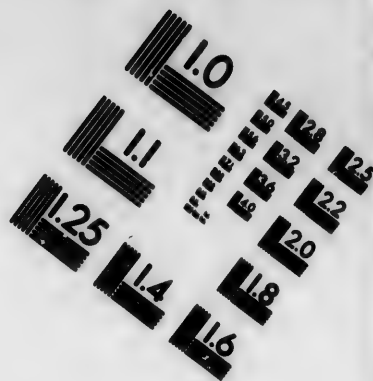
Nous avons déjà dit qu'il y avait (*) dans l'Amérique Septentrionale cinq variétés du Grand Hibou à Cornes, dont deux variétés se montraient en Canada ; la plus commune est le Duc de Virginie ou Chat-Huant Canadien ; l'autre, assez rare et qui n'a pas encore été suffisamment identifiée, est probablement celle que Baird décrit comme atlantique.

Voici un tableau saisissant de l'espèce.

“ A l'heure où le soleil fuyant sous l'horizon ne dispute plus que faiblement les champs de l'air à l'envahissement des ténèbres, où les urnes des fleurs versent à plus larges flots leurs parfums pénétrants, où la Grive jaseuse laisse choir sa dernière phrase de la cime aiguë du merisier... un hôtelement formidable et qui semble s'arracher avec effort d'une poitrine humaine, retentit tout à coup dans la solitude des forêts. Rappelez vos esprits, ce n'est pas le réclame de détresse de quelque imprudent qui se noie, de quelque malheureux qu'on égorge, c'est le chant d'al-

(*) *Virginianus*,
Atlanticus,
Pacificus,
Arcticus,
Magellanicus.





Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

légresse du Grand-Duc, le coryphée en titre des oiseaux de la mort.

"C'est la première strophe de son Ode à la Nuit, c'est l'ouverture de la marche funèbre du jour, avec invitation au Carnage, adressée du haut des airs à tous les assassins nocturnes, quadrupèdes et bipèdes. Entendez la réponse du loup, les plaintifs vagissements de l'hyène et les miaulements du chacal, les sourds grondements du tigre, du lion, de la panthère. Le signal du meurtre est donné, le concert infernal commence; avant une heure ou deux les cris déchirants des victimes vous raconteront les phases de l'orgie sanguinaire. Je voudrais m'appeler Hector Berlioz pour écrire sur ce thème une superbe symphonie, où la sérénade de l'amoureux, les chants du rossignol et le lever du soleil feraient un délicieux contraste de nuances avec la couleur sombre du motif principal. Je crois, en effet, le moment venu de remettre à sa place la nuit, la douce nuit propice aux turpitudes, et de réhabiliter le soleil trop noirci par le myopes."

"A cette voix si connue qui déchaîne la tuerie sur les bois et les plaines et fait prendre leur volée aux innombrables essaims des farfadets nocturnes, tous les oiseaux de jour se blottissent en tremblant sous la feuillée épaisse, les forts comme les faibles, les braves comme les timides, car nul n'est à l'abri du poignard de l'ennemi commun. La Huppe s'évanouit de frayeur; le Rouge-Gorge impétueux se raisonne, le Rossignol interromp subitement sa cadence amoureuse; le Merle vigilant sonne le dernier coup de la retraite pour aviser du péril les faneurs attardés; le Faucon généreux frémit de rage et s'emporte en imprécations comme Ajax contre l'obscurité qui le cloue à son perchoir et l'empêche de châtier le provocateur insolent... Le Lièvre, qui bondit par les blés, s'arrête comme foudroyé sur place, et se rase immobile sous la coulée herbue. Le chasseur le plus intrépide et le moins accessible aux lâches suggestions des ténèbres ne peut dissimuler un rapide frisson."

"Jamais terreur universelle ne fut mieux motivée, du reste; par le Grand-Duc est, après l'Aigle, le plus fort et le mieux armé de tous les oiseaux de carnage, et ses coups sont plus sûrs, parce qu'il frappe dans l'ombre et que son vol muet le porte sur sa proie sans lui donner l'éveil."

"Le lièvre à l'ouïe subtile, sent les ongles de l'ogre s'incruster dans ses chairs, avant même de soupçonner sa présence. Le plus vite, le plus courageux de tous les oiseaux de combat, le vice-roi des airs pendant le jour, le Faucon à la vue perçante, tombe inanimé sous le poi-

gard de l'assassin, avant d'avoir eu le temps de se mettre en défense.

— "Ainsi la fière Bradamante, crème et fleur de chevalerie, fut trahissement occise par le perfide Mayençais.

— "Donc le Grand-Duc est le dominateur absolu des airs pendant la nuit ; et comme il acclame sa venue par un cri d'allégresse, il insulte par une malédiction à la clarté naissante de l'Aurore qui clot sa dictature.

"Il se hasarde néanmoins quelquefois à chasser durant le jour au printemps, par exemple, lorsque la faim de ses petits lui crie dans les entrailles.

"C'est le destructeur le plus acharné du Lièvre, de la Perdrix et de tout le menu gibier. Son morceau de prédilection, vers les rives de l'Ohio et du Mississipi, est la Dinde sauvage, qui pèse moyennant de 5 à 10 kilogrammes, et qu'il garrotte et transporte au loin malgré ce poids énorme. Les Dindes domestiques elles-mêmes, qui juchent dans l'intérieur des fermes, ne sont pas à l'abri des coups de main du larron. Un ménage de Grands-Ducs, un peu chargé de sa famille, est le meilleur auxiliaire qu'un propriétaire de lapins, embarrassé de ses richesses, puisse employer pour éclaircir la population de sa garenne. Si j'étais quelque chose dans le conseil municipal de la Seine, mon premier soin, après avoir aboli le rat de cave, serait de porter un coup terrible à celui de Montfaucon, en naturalisant le Grand-Duc dans ces parages odieux. L'apprivoisement du Grand-Duc n'est pas chose difficile. Tous ces gros mangeurs, hommes ou bêtes, sont volontiers à qui veut leur bourrer la panse.

"Le Grand-Duc, si redoutable dans l'agression, ne l'est pas moins dans la défense. Les ongles rétractiles dont ses doigts sont armés font des blessures aussi terribles que la dent du renard et la griffe du chat sauvage. Ils se rejoignent à travers les chairs à l'aide d'une puissance incroyable de contraction musculaire, et percent les gâtres de cuir et les empeignent les plus résistantes du soulier du chasseur. Il est besoin de deux ou trois Faucons, et de Faucons de la plus grande espèce, pour lier cet oiseau dans les airs, et ce vol est une des scènes les plus curieuses du drame émuant de la fauconnerie. L'oiseau chassé, au lieu de fuir en ligne droite, multiplie les ascensions et les culbutes, ne s'occupant qu'à regarder les dessus sur ses adversaires, et à leur grimper sur la queue. Blessé d'un coup de feu dans la membrane et forcé de s'abattre, il imite le stratagème du blaireau assailli par de nombreux ennemis et décidé à vendre très-chèrement sa vie. Il se renverse sur le dos, attend les chiens, la serre ouverte et haute, exécute avec son bec

une sorte de moulinet à quatre faces qui protège tout son corps. Tous ces mouvements étranges sont accompagnés de roulements d'yeux féroces et de la musique des castagnettes dont j'ai parlé plus haut. Pour prouver la supériorité de cette garde, il me suffira de dire que j'ai vu plus d'une fois le chien d'arrêt le plus impétueux se calmer spontanément à l'aspect des préparatifs de défense du Grand-Duc, et opiner pour les mesures de clémence, contre son habitude.

“ Le Grand-Duc n'ayant, pour ainsi dire, d'autre ennemi que l'homme, sa race se serait accrue d'une façon désastreuse, n'eussent été les traces de carnage qu'il laisse autour de lui. Les débris de cadavres dont il a soin de tapisser les abords de son aire trahissent bientôt, en effet, le secret de sa retraite. Il a commis, d'ailleurs une seconde imprudence en faisant chaque soir ouvir son cri lugubre du haut de la roche qu'il habite. Le braconnier, qui le déteste par jalousie de métier, et le chercheur de nids, qui le sait de bonne prise, renseignés par ces divers indices, ont belle à le massacrer et à le surprendre de jour au sein de sa famille. Le Grand-Duc est devenu excessivement rare en France, ce dont je me félicite. On ne l'y rencontre plus guère que dans les grandes forêts de l'Est, Alpes, Jura, Vosges, Côte-d'Or, ou bien encore dans quelques contrées maritimes émaillées de falaises, comme la vieille Armorique. C'est d'ailleurs un oiseau de passage, et que pour cette raison on peut trouver partout vers certaines époques.

" Son nom du Grand-Duc lui vient d'une erreur des anciens qui avaient rêvé que les cailloux opéraient leurs migrations bimestrielles sous la conduite de ce chef (Dux, ducs, commandant d'armée.) Les modernes n'ont eu garde de se départir en cette circonstance de leur méthode habituelle de constater leur respect pour l'antiquité, en acceptant ses contes. Ils ont donné un corps de réalité à la fable en l'incarnant dans un nom propre, nom absurde et barbare qu'il importe de changer.

“Le Grand-Duc et ses congénères, tapis durant le jour au fond des cavités les plus obscures, y passent de longues heures à cuver leur orgie et à méditer de nouveaux crimes. Obligés de se cacher comme les meurtriers pour se soustraire aux justes répétitions de la vindicte sociale, leur haine pour la volaille s'échauffe de la solitude et de l'antipathie universelles qu'ils savent avoir méritée. Aussi la vélocité du fiel atteint-elle des proportions monstrueuses chez cette race de maudite !”

BIOGRAPHIE.

AUDUBON.

“Autrefois, dit Cuvier, dans un rapport adressé par lui à l'Académie des sciences, à Paris, c'étaient les naturalistes Européens qui dévoilaient à l'Amérique, ses trésors en fait d'histoire naturelle; mais maintenant ses Mitchell, ses Harlan, et ses Chs. L. Bonaparte, ont soldé avec intérêt la dette que l'Amérique devait à la vieille Europe. L'histoire des oiseaux de l'Amérique par Wilson, égale en élégance ce que nous avons de mieux et si Audubon complète le travail qu'il a entrepris, l'on sera forcé d'avouer que sur ce point le Nouveau Monde a surpassé l'Ancien.”

L'œuvre d'Audubon a été achevée : Cuvier lui-même l'a prononcé “le plus splendide monument, que l'art ait élevé à l'ornithologie :” le genre humain a ratifié son verdict.

Jean-Jacques Audubon, naquit en 1782, à la Louisiane de parents français. Dès sa jeunesse, il fut envoyé à Paris pour compléter ses études ; c'est là qu'il commença à s'adonner à l'histoire naturelle et qu'il prit des leçons de dessin du peintre David. De retour aux Etats-Unis, à l'âge de dix-huit ans, son père l'établit sur un beau domaine, orné de parcs près de Philadelphie ; il s'y appliqua de bonne heure à connaître et à dessiner les oiseaux qui fréquentaient ses bocages ; ces esquisses furent les ébauches de ses superbes dessins, connus plus tard comme “Les Oiseaux de l'Amérique.” Vers ce temps il prit femme : c'est là aussi que naquit son fils aîné Victor. Audubon se livra d'abord au négoce, mais ses goûts pour les fleurs, les champs et les oiseaux, et son culte passionné de la nature, nuisirent probablement à ses

plans financiers. Dix ans plus tard, il partait pour l'Ouest des Etats-Unis. A cette époque l'usage de la vapeur était inconnu sur l'Ohio ; il n'existait que peu de villages et point de villes sur les rives de ce fleuve. Il arriva en automne sur les bords de l'Ohio, acheta un esquif, dans lequel avec sa femme, son enfant et deux rameurs il s'aventura, se dirigeant vers le Kentucky, où avec sa famille il résida plusieurs années. Ce fut en 1810 qu'il rencontra pour la première fois son illustre devancier, Alexandre Wilson, en quête à cette époque de souscripteurs à son ouvrage sur les Oiseaux de l'Amérique. Wilson s'était adressé à Audubon, faisant valoir la beauté de ses dessins, et Audubon allait signer, lorsque l'œil de Wilson ayant rencontré sur une table voisine les cartons d'Audubon, fort supérieurs aux siens, sa figure s'assombrit, et il quitta de suite Audubon, fort mécontent. Wilson avait reconnu son maître et maugréait en silence contre sa destinée, laquelle interrompant ainsi brusquement le cours de ses succès, le confrontait si tôt avec cet amant (jusqu'alors inconnu) de la Nature, de cette maîtresse dont il avait cru posséder seul tous les sourires.

Audubon a dû négliger de bonne heure, le livre de caisse et le grand livre, car dès 1811, on le trouve cotoyant les bayous de la Floride, la carabine d'une main, les crayons et le portefeuille de l'autre : l'année suivante, il se livrait à des courses lointaines demandant aux prés, aux forêts, aux fleuves, aux baies, aux mers, des matériaux pour son immortel ouvrage, qu'il n'avait pas encore songé à publier.

De retour à Philadelphie en 1814 (*), il fut présenté au Prince de Mosignano, Chs. L. Bonaparte, lequel lui procura une entrée au Lycée d'histoire naturelle de cette ville. Il visita successivement New-York, puis s'enfonça dans les forêts impénétrables de l'Ouest pour y continuer ses recherches. Le

(*) Un grand nombre de ces détails ont été fournis par son biographe, E. P. Hood.

nombre de ses dessins ayant rapidement augmenté, il songea à visiter l'Europe et se rendit en conséquence à Liverpool et à Manchester, dont les hommes de lettre l'accueillirent à bras ouverts. Son génie, sa tournure distinguée, sa conduite cordiale et honorable, lui avaient déjà conquis les cœurs. La sympathie et l'encouragement qu'il avait éprouvés, l'engagerent à publier ses œuvres ; cette entreprise était des plus vastes et Audubon était d'avis qu'il lui faudrait au moins seize ans pour mener le tout à bonne fin. Laisant ses dessins entre les mains d'artistes et d'agents, il revit Paris en 1828 et y reçut un accueil fort flatteur des amis de la science. L'hiver suivant, il le passa à Londres, et se rembarqua pour les États-Unis en avril 1829, désirant explorer de nouveau les montagnes des États du midi et du Sud de l'Union. Le premier volume de ses "Oiseaux de l'Amérique," vit le jour avant la fin de l'année 1830 ; il contenait cent portraits d'Oiseaux, de grandeur naturelle et colorés d'après nature. Le public salua ce chef-d'œuvre avec une acclamation de louanges. Les Souverains de France et d'Angleterre avaient apposé leur signature en tête de la liste de souscription. Les sociétés d'histoire naturelle de Paris, de Londres et d'Edimbourg, se firent un honneur de lui ouvrir leur portes. Cuvier, Swainson et les ornithologistes de toutes les nations entonnèrent un psautier universel de louanges.

Revenu à New-York en août 1831, Audubon, fêté et entouré d'amis, alla à Washington. Le Président et les ministres du gouvernement fédéral, à l'instar des Gouverneurs des colonies Britanniques s'empressèrent, de mettre à sa disposition passe-ports, sauve-gardes de toutes espèces et envoyèrent à leurs agents consulaires et autres, instruction d'aider et de protéger, l'illustre savant, dans les localités qu'il visiterait. L'hiver suivant se passa pour lui à la Floride ; vers le printemps, réglant sa marche sur la migration des oiseaux vers le Nord, il se dirigea sur Philadelphie et Boston, cette dernière ville

était alors en proie aux ravages du fléau asiatique. Audubon y séjourna quelque temps et y reçut l'hospitalité affectueuse et l'appui des Appleton, des Everett, des Quinoy, des Parkman et autres célébrités de cette Athènes du Nouveau-Monde. De là, il passa au Maine, au Nouveau Brunswick et à la Baie de Fundy, puis il fit voile pour le golfe du St. Laurent, les Îles de la Magdeleine et la côte du Labrador : il étudia attentivement l'histoire naturelle de ces endroits et se hâta de rejoindre sa famille à Charleston, dans le sud des États-Unis. Le second volume de ses Oiseaux de l'Amérique fut terminé en 1834, le reste de l'ouvrage ne fut complété qu'en 1844 ; il se composait de mille soixante et cinq dessins, embrassant toutes les espèces depuis l'Aigle de Washington, jusqu'à l'Oiseau mouche inclusivement, ainsi qu'une multitude de paysages, de vues marines et autres objets qu'il avait remarqués dans le cours de ses voyages. Le grand naturaliste se félicita d'avoir terminé ce travail gigantesque, qui lui avait coûté un quart de siècle d'étude, de labeurs et de périls, tantôt errant seul au milieu des vastes prairies de l'Ouest, tantôt au sein des glaces et des forêts solennelles du Nord, explorant aujourd'hui les plages sans bornes de l'Océan ; demain arrachant aux fleuves, aux bois, aux lacs du nouveau monde, des secrets inconnus depuis le commencement du monde, au reste des humains, si ce n'est à l'Aborigène, roi solitaire de ces superbes et mélancoliques solitudes. Ce fut en 1842 que ce grand peintre de la nature visita le Canada ; il séjourna à Québec plusieurs semaines, y ayant choisi pour sa résidence, la demeure de feu M. Martin, rue St. Pierre, Basse-ville, un de ses plus chauds admirateurs, auquel il légua par reconnaissance à son départ un exemplaire de son superbe ouvrage valant \$1,000. Les sympathies de nos hommes publics d'alors ne firent pas défaut à l'illustre voyageur. Chacun de le fêter de son mieux ; de son côté, il acceptait sans se faire prier *petits soupers*

promenades, excursions dans les environs de Québec; il admirait fort les magnifiques points de vue de Woodfield et les frais bosages de Spencer Wood, depuis, la résidence de nos Gouverneurs, mais alors, dans tout son éclat et possédé par M. H. Atkinson, homme de goût, capable d'apprécier le génie du beau vieillard: la nature avait été aussi libérale à Audubon au physique qu'au moral; il était rare de contempler une tête plus noble, un maintien à la fois plus doux et plus majestueux.

Malgré ses succès passés, Audubon avait encore bien des travaux à compléter; dans le temps même où ses libraires publiaient ses dessins et ses biographies des Oiseaux, il parcourait de nouveau tous les points du continent avec ses fils Victor Gifford (*) et John Woodhouse, (†) pour réunir la matière d'un grand ouvrage sur les Quadrupèdes de l'Amérique, égal en tous points à l'ouvrage sur les Oiseaux—ceci avait lieu en 1849. Il passa les trois dernières années de sa vie, à corriger et à améliorer ses œuvres et expira en 1852, comblé d'années, d'honneurs et de prospérité, à l'âge de 70 ans.

Sans doute, les principaux titres de gloire d'Audubon sont ses Dessins d'après nature. Il a su peindre d'une manière inimitable et sous les phases les plus variées, la famille ailée de toutes les latitudes et de tous les climats du Nouveau-Monde. Tantôt, c'est sous l'épaisse feuillée d'un pin séculaire, en face d'une cascade au doux murmure qu'il présente à nos regards l'affectueuse mère réchauffant sous ses ailes sa douce couvée; tantôt il nous fait suivre dans la nue, le vol majestueux de l'Aigle, à la poursuite de sa proie, ou bien, de son aile noire rasant la crête blanchissante des floes.

(*) Mort en août 1860.

(†) Il visitait naguère les villes du Canada.

Comme grand écrivain (*), il a aussi des droits incontestables à notre admiration. Ses descriptions très souvent ne la cèdent guère à ses dessins. Paysage champêtre, coquilles de moule, jusqu'à la trace légère de l'Aborigène sur le feuillage des

(*) Voici entre bien d'autres beaux tableaux, celui du Moqueur de Virginie, le Roi du Chant, dans le nouveau monde : on verra qu'Audubon est non seulement le Prince des naturalistes de l'Amérique, mais encore un habile artisan de la phrase, comparable aux écrivains les plus chaleureux du vieux monde.

Le cri habituel de cet Oiseau a une expression triste ; mais, dans la saison des œufs, le chant du mâle est d'une mélodie ravissante ; " L'Européen, qui entend cette voix vigoureuse et passionnée à travers le feuillage du Magnolia de la Louisiane, la compare avec l'hymne nocturne du Rossignol, et ressent, dit Audubon, un secret mépris pour ce qu'il admirait autrefois. Le Bignonia et les Ampelopsis s'enlacent autour des gros arbrres, les dépassent, les couronnent, et retombent en festons ; des fleurs balsamiques, des grappes mûrissantes, des corymbes empourprés, une atmosphère tiède et lumineuse enivrent tous vos sens à la fois. Levez les yeux : sur une branche de Magnolia la femelle repose ; le mâle, aussi léger que le Papillon, décrit autour d'elle des cercles rapides, remonte, descend, remonte encore, ses belles plumes un peu développées, saluant de la tête sa douce compagne, et toutes les fois que son vol s'élève vers le ciel, recommençant son chant de joie, le plus brillant de tous les chants. Il ne débute pas, comme le Rossignol, par de longs et mélancoliques soupirs : il attaque franchement son thème musical, qu'il modifie ensuite, qu'il gradue, qu'il varie avec un art incroyable, ayant soin de faire entrer dans la composition de son œuvre l'imitation des plus doux bruits dont la nature lui a fourni le modèle, le murmure des feuilles, le roulement lointain de la cataracte, le gazonnement du ruisseau voisin. Ce chant accompagne son vol, mais ce n'est qu'un prélude encore. Lorsqu'il vient se poser sur le rameau qui soutient sa compagne, ses notes deviennent moins brillantes, plus molles, plus exquises. Puis il repart, s'élève, remonte, parcourt de l'œil tous les environs, pour s'assurer que nul ennemi ne menace son repos ; il bat des ailes, et semble, par ses mouvements cadencés, exécuter dans les airs une danse folâtre ; puis, il revient se percher près

bois,
et un
Pe
d'est
rosés
reux
cri d
frapp
ouïr
timid

de sa
donn
de to
qui
Quad
du B
de la
et le
bon,
parm
au n
pour
ticul
étou
ci co
lieu
touje
le P
deux
oval
de h
L
dent
dan
Que
le M
mèn
que
bas,
que
tou
et,
née
ma

bois, tout sous sa touche magique revêt des teintes et une actualité qui décèlent la main d'un maître.

Pour lui aussi, il est vrai de dire. " Le style, c'est l'homme ; " Ses tableaux sont frais comme la rosée de l'aurore ; on croit suivre ses pas aventureux à travers la forêt ; on s'imagine entendre son cri d'admiration, lorsqu'un lac, une vallée inconnue frappe pour la première fois son regard ; on croit ouïr sa joyeuse exclamation, lorsque le Chevreuil timide s'enfonce à sa vue dans l'épaisseur d'un

bois.

de sa compagne, et, pour finale de ce grand concerto, lui donne la traduction la plus exacte de toutes les mélodies, de tous les cris, de tous les sifflements, de tous les accents qui appartiennent aux autres Oiseaux, et même aux Quadrupèdes : c'est l'aboïement du Chien, le beuglement du Bison, le miaulement du Chat-Cervier : c'est le chant de la Linotte et de la Perdrix, le glapissement du Renard et le caquet de la Poule : c'est la voix stridente du Hibou, voix si fidèlement limitée, qu'elle jette la terreur parmi les petits Oiseaux du voisinage, et les met en fuite au milieu du jour, comme si leur ennemi nocturne les poursuivait à la clarté du soleil. Enfin, une note particulière de la femelle se fait entendre, c'est un son triste, étouffé, qui impose silence au Moqueur ; aussitôt celui-ci cesse son chant, et le couple s'occupe à chercher un lieu favorable pour l'établissement de son nid. Ce nid est toujours placé à la proximité de quelque maison habitée ; le Polyglotte construit le petit édifice à la jonction de deux rameaux : cinq œufs y sont déposés ; leur forme est ovale, ramassée, leur couleur est d'un vert l'éger, tacheté de brun.

Les planteurs respectent ces aimables voisins, et défendent à leurs enfants de les inquiéter ; leurs ennemis les plus dangereux sont les Chats domestiques et les Serpents. Quant aux Oiseaux de proie, il en est peu qui attaquent le Moqueur, car il se défend toujours avec énergie, et va même au-devant de l'agresseur ; le seul qui le surprenne quelquefois, est le Faucon de Stanley. Ce Faucon vole bas, et enlève le Moqueur sans s'arrêter ; mais, s'il manque son coup, le Passereau devient l'assaillant à son tour ; il poursuit le brigand, en appelant à lui ses pareils, et, quoiqu'il ne puisse atteindre le Faucon, l'alarme donnée, met tout le monde sur ses gardes, déconcerte le maraudeur."

buisson : on est présent à ses côtés, on prie avec lui lorsqu'à la fin d'une fatigante journée dans les bois, il adresse affectueusement à l'Etre Suprême ses remerciements, quand les accents mélodieux du Moqueur ou du Merle viennent dissiper la profonde mélancolie qui l'accablait.

Quand l'illustre Buffon eut complété la partie ornithologique de son grand ouvrage, il annonça avec assurance "qu'il avait achevé d'écrire l'histoire des Oiseaux du monde." Vingt siècles avaient servi à constater l'existence de huit cents espèces.

—Ce nombre semblait prodigieux et le naturaliste français déclara, un peu légèrement, il faut l'avouer, "qu'il n'y avait pas moyen d'ajouter matériellement à cette liste," laquelle, embrasse à peine une seizième partie des espèces actuellement connues. Peu d'hommes ont autant contribué à ces progrès de la science que celui dont le nom est si cher à l'Amérique, Jean Jacques Audubon.



Ep
Pr
Ob
No

Le
L'
L'
L'
Le
Le
Le
La
Le
Le
La
N
L'
L'
F
L
L
L
L

TABLE DES MATIERES.

	PAGES.
Epître dédicatoire.....	I
Préface à la seconde édition.....	III
Observations préliminaires.....	8
Notions sur la structure des Oiseaux.....	13

Ire ORDRE—LES RAPACES.

Les Aigles du Canada.....	17
L'Aigle Doré.....	18
L'Aigle de Washington.....	21
L'Aigle à tête blanche.....	23
Les Hiboux du Canada.....	26
Le Chat-Huant.....	28
Le Chat-Huant de Laponie.....	32
La Chouette Grise du Canada.....	33
Le Hibou à aigrettes courtes.....	34
Le Hibou à aigrettes longues.....	35
La Chouette-Epervier.....	35
Nyctales.....	36
L'Effraie.....	38
Le Hibou blanc.....	39
Faucons, Eperviers, Emerillons.....	42
Le Gerfaut d'Islande.....	45
Le Faucon Pelerin.....	46
L'Autour à queue rousse.....	50
L'Aigle-Pêcheur.....	51
L'Autour ordinaire.....	53

L'Autour de Pennsylvanie.....	54
La Buse Rougeâtre	54
L'Autour de Saint Jean.....	55
Le Busard des Marais.....	55
La Buse Prune.....	56
L'Autour de Stanley	56
L'Epervier des Pigeons	58
Le Faucon de la Caroline.....	59
La Chasse à l'Oiseau.....	62

VIe ORDRE—LES PALMIPÈDES.

Les Cygnes du Canada.....	88
Le Cygne au bec rouge.....	73
Le Cygne au bec noir.....	77
L'Otarde	78
Le Canard Ordinaire.....	85
Le Canard Branchu.....	87
Le Canard Eider	89
Les Sarcelles	90
Addenda.—Mœurs des Hiboux d'après Tous- senel.....	91
Biographie d'Audubon.....	95



4
4
5
5
6
6
8
9
2

8
3
7
8
5
7
9
0

1
5